

Le Samedi

VOL. II.—NO. 8.

MONTREAL 2 AOUT 1890.

PAR ANNEE. \$2.50
LE NUMERO. 5 Cts.

CLIENTÈLE ASSURÉE



Madame de Lavoue.—Une lettre de Toronto! Ha! Alphonsine a perdu son bébé.

La jeune Adèle, interrompant la conversation.—Pendant que j'y pense, madame, prenez-vous vos petits bébés chez le Docteur Renard? Tous les nôtres viennent de là et ce sont des bijoux. Allez-y.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 2 AOUT 1890.

CHASSE-SPLEEN

Être dans son droit n'empêche pas d'aller de travers.

Dans la république des lettres l'instruction est obligatoire.

Le pain tendre et les femmes rassises pèsent sur l'estomac.

Être de l'avis de tout le monde c'est n'être de l'avis de personne.

Dédié au repris de justice: "Policez-le sans cesse et le repolicez."

Bourreau: Employé qui exécute bien les commissions dont on le charge.

On ne considère sérieusement l'avenir que lorsqu'il est devenu le présent.

Il est des imbéciles auxquels leur bêtise finit par constituer une personnalité...

Etrange! Ce sont les têtes les plus dures qui fournissent les idées les moins solides.

Une barre (*bar*) est plus difficile à franchir pour un bâtiment que pour un ivrogne.

La vie est impossible, tout augmente, gémissait un malheureux atteint d'une fluxion.

C'est parceque les créanciers ne s'aiment pas entre eux qu'ils font la guerre aux débiteurs.

Les grelons destinés à la publicité des journaux sont généralement de la grosseur des œufs de canards.

Il serait futile de nier l'existence de la guerre de race dans le sud des Etats-Unis; elle est en blanc et en noir.

Nous sommes allé nous-même à la police pour nous assurer du fait: le bois a la permission de travailler le dimanche.

"Mort d'une Pullmanie," déclara le jury qui siégeait dans l'affaire d'un monsieur coupé en deux par un char-salon.

"C'est donc bien vrai que les lentilles grossissent les objets" disait un malheureux terrassé par une indigestion de légumes.

Les membres de la tempérance font la guerre à la compagnie des chars urbains parce que ces derniers sont toujours pleins.

Entre deux être qui s'aiment, c'est toujours le plus indigne qui a le talent de se faire placer le plus haut dans l'estime de l'autre.

Les hommes qui mènent plusieurs affaires de front, sont comme les poules qui veulent couvrir plus d'œufs qu'elles n'en peuvent couvrir.

Cri du cœur d'un marchand de lait auquel un citadin expliquait la géographie céleste: "La voilà ma oiev lactée," en désignant son puits.

Doléances d'une blanchisseuse: "Avoir repassé toute la semaine, et lorsqu'on présente sa note, s'entendre dire: Vous *repasserez* dimanche!"

Et pourtant mon existence ne manque pas de brillants! s'écria dououreusement un commis bijoutier en recevant l'huissier qui saisissait ses gages.

On nous prête souvent des vertus, pour n'avoir point à nous aider; par exemple: le courage pour nous mieux abandonner; le désintéressement pour nous laisser mourir de faim.

CHACUN SON JOUR

Madame.—C'est demain votre jour de sortie, Marie, si je ne me trompe?

Serrault.—Bonté divine! quelle mémoire de linotte vous avez; demain, c'est votre jour, pas le mien.

L'INSTINCT DES ANIMAUX

Visaflou (chassant chez un de ses amis).—Mon cher, je ne vous félicite pas sur la manière dont vos chiens sont dressés; en voilà un qui persiste depuis une heure à venir se fourrer entre mes jambes.

L'ami.—Ça c'est Fido, le plus intelligent du lot; il a compris qu'il n'y avait que cette place de sûre pour lui, pendant que vous tiriez. Bravo Fido!

CE QU'IL Y A DANS UN MOT

Jacques.—Je suis désolé, mademoiselle Irène m'a ordonné hier soir de ne plus mettre les pieds chez elle.

Paul.—Quelle Irène? Irène Placer, celle que ses bonnes amies appellent Irène aux grandes oreilles?

Jacques.—Justement.

Paul.—Qu'est-ce que tu as pu faire ou dire pour l'offenser?

Jacques.—Le diable le sait; je venais de lui parler de l'héritage que son oncle, le californien, venait de lui laisser, de sa richesse auriculaire...

Paul.—*Awifère*, mon ami, qu'il fallait dire; je comprends maintenant pourquoi elle t'a donné ton billet de départ.

UNE ETIQUETTE DANGEREUSE

Bob.—Qu'est-ce que tu fais là à blaguer le trottoir?

Tom.—Je viens d'acheter un gallon de whiskey et comme je veux l'envoyer chez moi, j'écris mon adresse sur cette carte.

Bob.—Ça, mais c'est un sept de pique, mon vieux; tu as tort, ça peut te coûter cher.

Tom.—Tu perds la boule, Bob, qu'est-ce que ça peut faire, du moment que j'y mets mon adresse?

Bob.—Trop basse, mon vieux; le premier qui passera avec un huit de pique, a le droit d'emporter le pli.

MOTS D'ENFANTS

Lucie (4 ans).—Maman, de qui je serais la fille, si tu n'avais pas épousé papa?—la tiemme ou celle de papa?

A l'école:

Le maître.—Qu'est-ce qu'un pied?

(*En chœur*).—Une unité de mesure.

Le maître.—Que mesure-t-on avec le pied?

Joe, (le plus cancre de la classe).—Monsieur, papa, il mesure mon... pantalon avec le sien.

Die Tototte.—Maman, laisse-moi jouer avec la poupée que mon oncle m'a donnée hier?

Maman.—Non, mon enfant, si tu joues si souvent avec, tu finiras par la casser.

Tototte.—Mais maman, je pense que tu ne comptes pas la garder pour mes enfants.

Pendant les élections:

Petite sœur.—Papa parle toujours de chaos, qu'est-ce que c'est que ça?

Grand'sœur, (10 ans).—Comment tu ne sais pas ça à ton âge? Un chaos c'est une quantité de rien-du-tout, qu'on a mis dans une place qui n'existe pas encore.

LEÇON D'HISTOIRE

Mademoiselle Pimbèche (aussi riche d'années que d'écus).—Non mon cher M. Couredot, je le regrette, mais mon cœur est mort à l'amour. Le seul homme que j'ai aimé, ou que j'aurais pu aimer a été tué à la bataille de... de...

Couredot (vexé et saluant pour se retirer).—De Chateaugay?

TROP OBLIGEANT

Cocher (fermant la portier).—Où faut-il vous conduire, monsieur?

Clicot (ayant une tendance à l'apoplexie et respirant difficilement).—Attendez... j'étouffe... il me semble que je vais mourir.

Cocher.—Très bien, monsieur; voulez-vous que je vous mène chez un entrepreneur de pompes funèbres, ou préférez-vous la morgue?

ORGUEIL D'AUTEUR

Editeur.—Monsieur Ciseaux il faut que nous ajoutons une colonne de "mots d'enfants" à notre journal. Voyez à la remplir des mots les plus heureux.

Ciseaux.—Désolé, monsieur, mais mes enfants sont à la campagne pour un mois.

Editeur.—Qu'est-ce que ça fait, remplissez là, avec les mots que vous entendrez dire à d'autres enfants.

Ciseaux.—D'autres enfants! je n'en ai jamais entendu qui aient dit quelque chose digne d'être imprimé.

JEAN LE SAIT

Marquerite.—Vous savez, Monsieur Grossillon, je veux tout voir dans vos champs, j'ignore tout de la campagne, comme une véritable habitante des villes que je suis.

Grossillon.—Nous sommes très bien ici pour cela; tenez voici du blé-d'inde; plus loin c'est du foin, et sur le côté du blé. Dans le champ à droite là-bas, c'est de l'avoine...

Marquerite.—Allons, les voir, j'en ai tant envie, quelle sorte d'avoine est-ce?

Grossillon.—De l'avoine ordinaire.

Marquerite.—Je n'ai pas de chance; n'en semez-vous jamais d'autre sorte?

Grossillon.—Quelle sorte, mademoiselle?

Marquerite.—De cette fameuse folle-avoine dont on parle tant en ville.

Grossillon.—Connais pas. Mais mon fils Jean, qui a été l'hiver dernier au collège de la ville, connaît peut-être bien ce que c'est. Je suis bien sûr qu'on en a pas encore semé dans le comté.

RÉCRÉATIONS ARITHMÉTIQUES

CONCOURS OUVERT

Mon cher SAMEDI,

Comme suite à la question de divisibilité par 9 et par trop naïve que vous avez publiée cette semaine, j'ose vous en envoyer une autre pour être soumise aux nombreuses solutions de nos jeunes étudiants en vacances. Si les réponses sont intéressantes, un de vos rédacteurs ou moi donnerons les noms des clairvoyants et la série sera continuée jusqu'à la rentrée.

Votre fidèle lecteur,

H. D.

— Quand on multiplie 37 par 3 on obtient 111 ; par 6 on obtient 222 ; de même $37 \times 9 = 333$, $37 \times 12 = 444$ etc., ce qu'on peut traduire ainsi :

Si on multiplie successive. ment 37 par les 9 premiers termes d'une progression arithmétique, dont le premier terme et la raison sont 3, tous les produits obtenus se composent de 3 chiffres ayant même valeur absolue.

On demande de justifier cette observation et de généraliser.

QUESTIONS D'AFFAIRES

Percanche.—Henri a-t-il été bouleversé lorsque tu lui as dit que tu ne l'aimais pas assez pour l'épouser ?

Marguerite.—Non, le brutal ! Il s'en est simplement allé en disant : Très bien ! les affaires sont les affaires.

Lui.—Voulez-vous m'épouser ?

Elle.—Non.

Lui.—J'aurais cru le contraire, j'ai toujours encouragé votre père.

SURNATUREL

Joe.—On ne dirait jamais que cet idiot de Beaulévieux a passé la soixantaine. Il use des cosmétiques et des teintures avec un art véritablement merveilleux. Il y a dix ans, il paraissait avoir quarante ans ; aujourd'hui on lui en donnerait à peine trente.

Bill.—Je te crois ; si ça continue il mourra certainement de jeunesse.

LES ABSENTS ONT TOUJOURS TORT

Docteur.—Ma chère il est grand temps que nous retournions à Montréal.

Sa femme.—Comment, déjà ! il y a peine quinze jours que nous sommes à Cacouana.

Docteur.—C'est vrai, je le regrette ! mais je crains que si je reste plus longtemps absent, tous mes malades ne guérissent.

RECETTE DE CUISINE

Scène de maison de pension :

Elle, (lisant).—Voilà une bonne invention, un américain vient de trouver le moyen de faire des belles statues à l'aide d'un liquide qui attendrit le marbre.

Lui.—Vrai ! je voudrais bien en essayer une bouteille sur mon steak.

Maitresse de pension s'évanouit.

LA BALANCE DE L'AMOUR

Entre deux jeune filles.

—Charles et Georges m'ont tous les deux demandée en mariage, le quel dois-je prendre ?

—Georges est-il riche ?

—Il n'a que \$1,500 par an.

—Combien dépense-t-il ?

—\$1,400.

—Et Charles ?

—Il a \$10,000 de revenu.

—Combien dépense-t-il ?

—\$12,000.

—Prends Georges.

PENSÉES D'UN ANCIEN TOUAREG

(Traduit de l'Arabe.)

Prince sans justice ; fleuve sans eau.

**

Riche sans bienfaits ; arbre sans fruits.

**

L'ignorance est la nuit de l'esprit ; mais une nuit sans lune ni étoiles.

**

La conversation d'un sot ressemble à ces manteaux de cuir qui accablent le corps sans le réchauffer.

**

Souvent une once d'honneur vaut mieux qu'un quintal d'or.

**

Ne te laisse pendre pour jouet par personne ; le pays ou souffre ton honneur quitte-le, son sol fut-il pavé de rubis.

**

L'homme le plus intelligent peut se tromper, le sabre le plus tranchant peut trahir.

**

Donner des conseils à un fou, c'est offrir du savon à un nègre pour se blanchir la peau.

**

Quoique la langue n'ait point d'os elle les brise.

**

Si tu dis que le lion est un âne, va lui mettre un licol.

CHOUÏA.

LE CHEMIN LE PLUS COURT

Henri.—Louisa, vous vous êtes toujours montré bonne pour moi, conseillez-moi. J'aime Belle Flirty à la folie, mais elle me traite avec la plus profonde indifférence, que dois-je faire ?

Louisa.—Rien... je vais lui dire de vous tout le mal que je pourrai imaginer. Vous verrez comme elle va changer.

DU PLUS AU MOINS

Maman.—Vos quatre filles vont faire sensation au bal, ce soir. Toutes plus jolie les unes que les autres. N'êtes-vous pas fier de telles enfants ?

Papa, (soupirant).—Si, mais pourquoi faut-il qu'elles soient toutes moins mariées les unes que les autres ?

LE CHEMIN DU CIEL

Septique.—Tout ça, monsieur le curé, c'est des attrape-nigauds, vous parlez toujours du ciel, vous seriez bien en peine de m'en indiquer le chemin.

Le Curé.—Nullement, mon ami. Tournez à droite et filez jusqu'au bout.

MUSIQUE OBLIGATOIRE

Charley.—Ton logement est très convenable, mais est-ce que tu ne peux pas te débarrasser de cet idiot qui racle continuellement du violon, dans la chambre à côté ?

Joe.—Que veux-tu ; je ne puis pas le tuer, c'est mon père.

ILS NE MENTENT JAMAIS

Gobemouche.—Vous m'avez indignement trompé ; vous m'aviez assuré qu'il y avait de l'eau en quantité à 200 pieds de la maison, et je n'en ai pas vu une goutte à un mille à la ronde.

Agent d'immobles.—Eh ! je ne vous ai jamais dit que vous verriez de l'eau, je vous ai dit que vous en trouveriez à 200 pieds ; creusez, mon cher monsieur, et vous en trouverez. Les renseignements de notre maison sont toujours exacts.

JUGÉ SELON LES APPARENCES

Salomon.—Gravades ? Prodelles ?...

Porepacha (plein de suffisance).—Ai-je l'air

d'un homme qui porte une cravate de trente sous ?

Salomon.—Ch'en aïre aussi te tix sous.

L'EFFET DES VACANCES

Bouleau.—Quelle mine vous avez Bouleau ? vous devriez prendre des vacances !

Bouleau.—C'est justement là qu'est le mal ; j'en arrive. Quel épuisement !

METIER PENIBLE

Fermière (à un vagabond).—Travaillez-vous, quelquefois ?

Vagabond.—Tous les jours.

Fermière.—Qu'est-ce que vous faites ?

Vagabond.—Je me creuse l'estomac.

JUGÉ PAR UNE EXPERTE

Smartey (entrant dans un magasin de bibelots et voulant faire le spirituel).—Mademoiselle, est-ce que vous ne tenez pas l'article mari, ici ?

Vendeuse.—Si, monsieur, est-ce pour faire des offres ?

Smartey.—Certainement !

Vendeuse.—Demandez le comptoir des articles à 10 sous.

DIFFICILE A PLAIRE

Madame Parvenu.—Décidément votre institutrice a volé son argent, elle aurait dû vous apprendre qu'on n'élève pas la voix comme vous venez de le faire en causant avec mademoiselle Parcine.

Mademoiselle Parvenu.—Je ne vous comprends plus ma mère ; ne m'avez-vous pas recommandé dès que vous avez aperçu la voiture de mademoiselle Parcine s'arrêter à notre porte, de ne pas laisser tomber la conversation.

TALENT INCONNU

Chef d'orchestre.—Je viens d'engager le cornet à piston que j'avais demandé mais savez-vous jouer du violon ?

Miréol (découragé et distrait).—Je ne sais pas.

Chef d'orchestre.—Comment, vous ne savez pas ?

Miréol.—Je n'ai jamais essayé.

L'ESPRIT DES BETES

Minuit, dans l'étable d'un loueur de voitures.

1er cheval.—Pégase, je suis fatigué de la vie, je vais me pendre avec ma bride.

2e cheval.—O Bucéphale, pourquoi es-tu découragé à ce point ?

1er cheval.—Il n'y a plus de repos possible pour moi ; je suis devenu si rosse que je suis pris par tous les jeunes gens qui veulent promener leur blonde.

EN ECLAIREUR

Jeanne.—Est-ce que le café est bon ce matin ?

Jean.—Délicieux.

Jeanne.—Et les toasts ?

Jean.—Je n'ai rien à dire contre elles ?

Jeanne.—La viande est-elle cuite à ton goût ?

Jean.—Elle me paraît particulièrement soignée, ce matin. Ah ! ça, ma petite femme où veux-tu en venir ?

Jeanne.—Tu es content de tout aujourd'hui ?

Jean.—Oui ; mais si je sais ce qui te prend ce matin je...

Jeanne.—Ne te fache pas mon ami ; je voudrais que tu me donnes un écu pour acheter des rubans.



Visiteur.— Je voudrais voir ta mère, est-elle engagée ?
Jeanne.— Quoi, vous ne le savez pas ! Elle était engagée, et elle s'est mariée bien avant que je vienne au monde.

La mère.— Tu n'as pas déjà perdu la belle boule remplie de vent que ton grand père vient de te donner !

Bébé.— Non, maman ; je l'ai serrée dans le grand coffre ; tu sais, là-haut dans le grenier.

La mère.— Pourquoi cela ? Tu ne l'aimes pas ?

Bébé.— Je l'aime beaucoup ; mais je la garde pour mes petits enfants. Je veux qu'ils voient le vent de grand-papa.



(Déjeuner de nocés.)

Johnny.— Quand donc que tu vas commencer papa ?

Le père.— Commencer quoi ?

Johnny.— Bien oui ! Tu disais à maman que tu te chargeais de faire entrer un peu de cervelle dans la tête du mari d'Adèle.

(Et le déjeuner en finit-là.)



Fred.— Tu dois être bien fort toi, papa ?

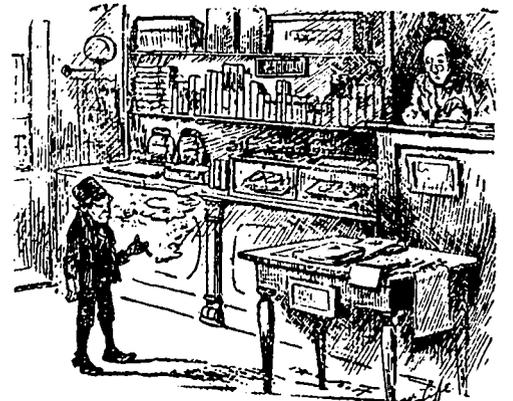
Le père.— Un peu, oui. Qu'est ce qui te fait dire cela ?

Fred.— C'est mon oncle Jean. Il dit qu'il est allé avec toi à l'hôtel, avant-hier soir, et que tu es revenu avec la plus grosse charge que jamais un homme ait portée.



Le gamin.— C'est tout ce que vous donnez d'ice-cream pour un sou ?

La marchande.— On voit bien, mon petit, que tu ne suis pas le prix de la glace. Je ne t'en aurais pas donné autant que cela même, si je n'avais pas vu une dame avec toi.



Jack.— Vendez-vous des chansons d'amour, monsieur ?

Le marchand.— Non, mon petit ami.

Jack, (réfléchissant).— Faut pourtant que j'offre quelque chose à ma blonde !... Donnez moi pour deux sous de gonme.

TRENTE-TROIS LANGUES

DEVOIR TOUT TRACÉ



Le tableau ci-dessus exprime la même phrase en trente-trois langues. Ce sont les affiches que le chemin de fer de Decauville, qui desservait l'Exposition de Paris de 1889, avait placardées sur le terrain.



Emilie.—J'ai examiné la situation sous tous ses rapports. Jack m'offre sa fortune; Charlie a ses talents brillants.
 Fanny.—Je suppose que tu vas choisir celui que tu aimes le mieux.
 Emilie.—J'ai fait appel à ma conscience et il me paraît clair que je puis mieux prendre soin de l'argent de Jack que des talents de Charlie.

LE DARWINISME EXPLIQUÉ



Le père.—Je ne sais pas si je descends du singe; mais quand je me vois avec un enfant comme cela, je suis bien sûr qu'il est descendu un singe de moi.

QUESTION DE FRONTIÈRE

—Ne croyez-vous pas, Madame Becaigu, qu'une femme soit capable de garder un secret.
 —Je n'en ai pas le moindre doute, pourvu que que vous incluez le voisinage dans sa culpabilité.

UN BON VERDICT

La scène se passe dans l'ouest.—Messieurs du jury quel est votre verdict?
 Président du jury.—Il y en a onze de nous, monsieur juge, qui voulons pendre le prisonnier, mais le douzième ne veut pas, et n'avons pas pu le faire changer d'opinion. Alors comme ce douzième là est un homme de rien, qui ne compte pas, nous avons à l'unanimité décidé qu'il fallait le pendre avec l'autre.

UN PÈRE TROMPÉ

—Oh! Georges, papa lâche le chien.
 —Peu importe, c'est un ancien ami à moi, j'en ai fait cadeau au marchand, à condition qu'il le vende à votre père.

FAUSSE DOULEUR

Groom.—Qu'est-ce qu'il a le patron, il est triste comme un bonnet de nuit?
 Cocher.—On vient de lui téléphoner que sa jument "Cloche d'or," vient de se casser le cou aux Bleu-Bonnets.
 Groom.—Pas du tout! c'est pas la jument, c'est le jockey.
 Cocher.—Vite, cours le lui dire; c'est ça qui va lui rendre la gaité!

UNE LONGUE ABSENCE

Maurice (huit jours avant le mariage).—Alice, il faut que je m'en aille; il y a trois heures que je suis ici.
 Alice.—Déjà! reviendrez-vous bientôt.
 Maurice.—Pas avant dix minutes.

LA FIN DU DRAGON

—Ainsi, mon vieux, tu as fini par te marier pendant mon voyage.
 —Oui.
 —Mes compliments, j'ai cru que tu ne sortirais jamais des grilles de ton dragon de femme de ménage.
 —Et tu avais raison, mon cher, c'est elle que j'ai épousée.

NOUVELLES MILITAIRES



Vue à vol d'oiseau des derniers événements au camp de St-Jean.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

La quantité considérable de lettres qui nous arrivent avec des anecdotes ou quelque contribution humoristique, nous prouve que le SAMEDI a touché une corde sensible. Nous ne demandons pas mieux que d'encourager ces honnêtes récréations de l'esprit pour lesquelles nos colonnes seront toujours ouvertes, et nous remercions cordialement nos collaborateurs. Nous nous réservons le droit de retrancher ce qui n'est pas strictement dans l'esprit d'un journal de famille, ce qui est trop ouvertement déjà dans le domaine public ou ce que nous avons publié sous une autre forme.

I

A UNE JEUNE FILLE

O jeune fille que j'adore,
J'admire ton regard joyeux,
Plus beau qu'un reflet de l'aurore,
Et tes magnifiques cheveux.

J'admire ta bouche vermeille,
Ton front toujours calme et serein,
Ta voix qui charme autant l'oreille
Que le plus beau chant du matin.

J'admire aussi ton frais sourire,
De ton cœur doux rayonnement,
Que je vois presque toujours luire
Sur ton visage si charmant.

Mais, oh jeune fille si sage,
Ce qu'en toi j'admire bien plus
Que la beauté de ton visage
Ce sont tes sublimes vertus !

ALBERT FERLAND.

II

UN PEU POUR RIRE

Sortie de bal :

— Garçon, mon chapeau, s'il vous plaît.
— Comment est-il, monsieur ?

— C'est un chapeau haute forme, tout neuf.
— En ce cas, il faut y renoncer, monsieur.
Tous les chapeaux neufs sont épuisés depuis une bonne demie-heure.

**

Dans une grande maison de commerce :
— Monsieur Jacques, auriez-vous l'obligeance d'accompagner ma nièce jusque chez elle ?
Jacques, (tout à son affaire). — Sans doute, monsieur ; (puis gracieusement) : Oserai-je vous demander une lettre d'expédition ?

**

Pensée exprimée par un casseur de pierre :
— Comme il est dur de faire son chemin !

**

Examen médical.
— Que feriez-vous administrer à une personne qui aurait avalé une forte dose d'arsenic ?
— Je lui ferais administrer... l'extrême onction.

**

Longtemps après la lune de miel :
— Dis-moi, chérie, si je venais à mourir, tu pleurerais, hein ?
— Oh ! oui... de joie.

**

A une jeune fille.
Brune, toute mignonne à l'œil noir qui fascine,
Tu naquis un matin au pays des pruneaux,
Tu porte sur le front une mèche assassine
Qui racroche en passant maints jeunes étourneaux.

**

On parlait des horreurs de la guerre et de l'éternelle cruauté du vainqueur mettant à feu et à sang le pays conquis.
Un voile de tristesse assombrit tous les visages.
— Que voulez-vous, fit Léon, saccage à ses plaisirs.

**

A mademoiselle Rose.
Rose, aimable riieuse aux yeux si gais, si fous,
Où tout l'éclat du ciel étoilé se reflète !
Si je dois vous aimer, Rose, j'irai vers vous
Et je vous offrirai d'être votre poète !

J. ALCIBÉ C.

Montréal, 19 juillet 1890.

III

RAYAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNAGES

Germain Cayen, de la Pointe-aux-Suelles, avait, un jour, apporté des petits cochons sur le marché Champlain, à Québec.

C'était un samedi.
Je me trouvais précisément chez mon ami G... qui tenait alors un restaurant tout en face.

Trois ou quatre individus, des intimes de G... étaient tranquillement à causer dans l'hôtel, lorsque l'un d'eux s'écria :

— Si vous voulez vous mettre de la partie, nous allons jouer une bonne farce à l'habitant que vous voyez là-bas !

— Convenu ! répondent les autres."
Deux des gaillards s'approchent alors du paysan qui n'avait plus qu'un petit cochon dans son sac, et lui demandent ce qu'il avait là.

Notre homme entr'ouvre le sac, et leur en fait voir le contenu en leur faisant remarquer que c'est le dernier et qu'il le leur cédera à bon marché.

— Nous sommes envoyés par notre maître," répondent les jeunes gens, et si vous le voulez bien, nous allons emporter votre sac, afin qu'il puisse l'examiner.

Ce à quoi le vendeur consentit.
Aussitôt en possession de leur proie, les rieurs entrent dans l'hôtel, et enlèvent le petit cochon qu'il remplacent par un chat.

Après avoir fermé le sac et l'avoir attaché d'une forte courroie, l'un des jeunes gens le met sous son bras, et s'en va dans la direction du marché, à la recherche du paysan.

— Notre patron ne le trouve pas assez gros, dit-il, en lui remettant l'article, et il vous remercie beaucoup du trouble que vous vous êtes donné.

— Pas la peine, répond l'autre, en déposant le sac à terre.

Après un intervalle de dix ou quinze minutes ; un passant demande à voir le contenu du sac.

— C'est un beau petit cochon, dit l'habitant, et si vous voulez l'acheter, je vous le vendrai à bon marché, car c'est le dernier qui me reste, et je veux m'en aller. Voyez, monsieur.

Mais au moment où il entr'ouvre le sac, le chat, qui, sans doute, n'avait pas aimé ce genre d'emprisonnement, fait un formidable bond, en lançant un terrible miaulement, et s'enfuit à toute vitesse à travers la foule, à la grande stupéfaction du vendeur qui jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

**

Un cultivateur de Harlaka s'informait dernièrement dans un magasin de la Côte-du-Passage, où il pourrait trouver à acheter de la graine de lin.

— Figurez-vous, me dit-il, que la semaine dernière mes deux garçons sont venus se plaindre à leur mère de ce qu'ils n'avaient plus de chemises. C'est bon, qu'elle leur dit, quand votre père ira en ville, il achètera de la graine de lin ; vous en sèmerez ; c'est moi qui vous filerai ça ; j'en ferai de la toile et avec cette toile je vous ferai des chemises. Si vous aviez vu ces pauvres enfants, comme ils étaient fiers de leurs chemises.

AGUE ÉRAITE.

Lévis, Juillet 1890.

IV

FARCAILLONNERIES

— Voyons, ma petite Eva, veux-tu que je te donne la Foi, l'Espérance et la Charité en sucre ?
— En sucre ? J'aimerais mieux les douze apôtres !

**

Dans une maison de pension.
Un des pensionnaires offre à la servante une énorme bague en cheveux, à l'occasion de sa fête.
— Une bague de vos cheveux, s'écrie la servante avec étonnement.

— Non, Sophie, ce sont les vôtres que j'ai recueillies depuis un an sur les potages que vous nous servez !

**

Pensée mélancolique lue sur l'album d'un vécureur :
" J'ai semé des soupers pour récolter des amis, et il n'est venu que des huissiers !

**

— Ecoute, bébé, le bon Dieu t'a apporté un petit frère.
— Oh ! que je suis content ! Est-ce que maman le sait déjà !

**

A l'examen :
L'inspecteur. — Que voyez-vous sur votre tête lorsque vous êtes en plein air ?
L'enfant. — Le Ciel.

L'inspecteur. — Et, lorsque le ciel est couvert de nuages que voyez-vous ?
L'enfant. — Mon parapluie.

**

Querelle conjugale.
— Tenez, monsieur, je vais vous dire ce que je pense de vous depuis notre mariage : vous n'êtes qu'un melon !
— Laissez moi vous rappeler, madame, que vous êtes faite d'une de mes côtes !

**

Une paysanne écrivant aux parents d'un nourrisson, confié à ses soins, termine sa lettre par cette formule naïve :

— Je demeure avec respect, monsieur et madame votre nourrice pour la vie.

ETE SANS SON.

Lévis, 17 juillet 1890.

V

MAUDIT PANTALON !

Que serait l'homme sans son pantalon ? L'on n'ose y penser !

Aussi, comme il est indispensable, comme il nous accompagne toujours, comme il est le gardien inviolable des bonnes manières ; enfin comme il est l'alter ego de l'homme bien élevé, il s'est

trouvé mêlé à une foule de situations plus ou moins ridicules, grotesques et parfois tragiques !

Ned Marc vous a fait part du côté ridicule, Cartonche du côté grotesque et moi je vais vous donner le tragique, mais un tragique sombre, plein de déchirements.

Trois heures venaient de sonner à Notre-Dame de Montréal. Le soleil inclinait vers l'occident et avant de disparaître, il chauffait, comme un engagé de Satan.

Je regagnais mon logis en me pavant tranquillement sur la rue Saint-Jacques, en reluquant les gentils minois ; ce qui — je l'avoue sans fausse honte — a pour effet de me faire aimer le commerce de mes semblables ; car il n'y a rien qui me console de la vie, comme la vue d'une jolie fille.

Soudain, près de moi, j'entends un « *bonjour monsieur* » murmuré d'une voix suave. Vivement je me retourne et j'aperçois une de mes amies. Elle n'était rien moins qu'adorable dans une de ces toilettes blanches qui rendent les femmes si séduisantes. Nous continuons, elle causant, moi l'écoutant, charmé, hypnotisé par la musique de sa parole. Puis, bien qu'elle soit bas-bleu, elle est spirituelle comme une femme d'esprit.

Je jubilais, je m'extasiais, je l'admirais.

Tout à coup, son portefeuille s'échappe et roule sur l'asphalte au moment où elle esquise un petit geste d'une grâce séductrice. Je me précipite pour le lui remettre galamment, afin de gagner un de ses sourires qui, en faisant épanouir ses lèvres laissent voir de véritables perles, mais, ô ! horreur ! au moment où ma main allait saisir l'objet, un craquement de sinistre augure se fait entendre... Une pensée me traverse l'esprit avec la vitesse d'un char urbain et je me relève comme paralysé par l'électricité. Ma figure se couvre d'une rougeur immodeste, pendant que, abêti par la catastrophe, je reste là, bouche bée, l'air penaud, droit comme un clocher d'église.

Devant moi se tenait la demoiselle toujours aimable, mais qui me regardait ahurie, ne sachant pour quelle raison je m'arrêtai si subitement dans l'accomplissement d'un devoir de galanterie.

Pendant cet instant de souffrance incroyable pour un être humain — qui n'a pas passé par là ? — je voulus donner une explication, mais le visage de ma compagne s'était rembruni, l'expression de mépris, qui avait fait place au sourire de la minute précédente, paralyserent ma langue, et des sons gutturaux, à peine intelligibles pour un allemand, sortirent de ma bouche.

Effrayée, elle recula craintivement et accueillit avec joie l'offre qu'un second ami lui fit de son porte-monnaie, en même temps qu'elle lui donna le bras. Ce second affront me fit bouillir le sang et pour échapper à tant de honte, je me précipitai vers la voiture d'un cocher qui passait à ce moment. Sans même lui demander d'arrêter, j'empoignai la porte. Il se retourna, me prit pour un voleur ou un malotru, me flanqua un maître coup de fouet, car c'était un maître charretier, (je l'ai su plus tard) et je roulai par terre. Mon pantalon continua son œuvre de séparation illégitime, une brute d'agent de police accourut en soufflant comme un phoque pour m'amener coucher au poste.

Le lendemain, devant le Recorder, je n'essayai pas même de me justifier. Mon abrutissement était complet. Je fus condamné à la modique somme de \$5 et je redevins libre...

La demoiselle... je ne l'ai pas revue. Je fondais mon bonheur sur elle et mon avenir sur les écus de son père !

Tout cela est disparu !

MORALITÉ :

Souvent les événements ne tiennent qu'à un fil.
EDOUARD MIRAT,
Cordonnier.

CHACUN PRIE A SA MANIÈRE

— Prétendez-vous dire que vous avez conservé les enseignements de votre enfance, et que vous vous agenouillez tous les soirs, pour dire vos prières ?

— Non, je les dis... couché, dans mon lit, comme un homme.

TRANSPORT D'AMOUR

Videgoussel (offrant à sa fiancée, légèrement myope, un binocle en or). — Ces chers yeux !

UN HONNÊTE TÊMOIN

Témoin (indigné). — Monsieur, jamais ces lèvres n'ont laissé passer un mensonge.

Arcoat. — Je vous crois, mon ami, vous parlez du nez.

C'EST TOUJOURS EN « ELLE »

— En voilà une peinture drôlichonne, qu'est-ce que c'est ? est-ce une aquarelle ?

— Je l'ignore ; mais, en effet, ce doit être une Max O'Rell.

PROPRIÉTÉS VACANTES

Confidant en herbe. — On dit qu'il y aura bientôt une vacance au Conseil de Ville.

Entrepreneur évincé. — Il y en a toujours, sous les chapeaux de quelques échevins.

CHANGEMENT DE LUNE

Elle. — Avant notre mariage, Arthur, vous ne fumiez jamais devant moi.

Lui. — C'est vrai ma chère, pas plus que vous ne portiez vos cheveux en papillotes, quand j'étais là.

SURPRISE GÉNÉRALE

Pieddansleplat. — Je bois à la santé du jeune marié ; puisse-t-il voir de nombreux jours comme celui-ci !

Les invités ont été surpris, mais le plus surpris de tous a été Pieddansleplat, qui n'a jamais pu comprendre comment son toast avait pu déplaire à la mariée.

RUSE DE GUERRE

Elle. — Papa chéri, j'ai décidé que nous appellerons notre bébé Imogène.

Lui, (qui trouve le nom ridicule, mais sait par expérience, qu'il est inutile de discuter avec sa moitié). — Charmant ! délicieux ! j'en suis d'autant plus ravi que ma première bonne amie s'appelait Imogène, et qu'elle y verra un compliment à son adresse.

Elle, (sèchement). — Nous l'appellerons Gabrielle, comme ma mère.

HONTE !

Sam. — C'est une honte, Baptiste, de penser qu'il y a des gens assez petits pour voler de cette manière un pauvre homme, de l'argent qu'il a si durement gagné.

Baptiste, (philosophiquement). — Qu'est qu'il y a encore, Sam ?

Sam. — J'y ai passé un jour et demi à transformer un moineau en un magnifique canari hollandais, et le fion qui me l'a acheté, m'a payé avec un faux billet de cinq piastres.

ERREUR SUR LA PERSONNE

Folavoine (ex-étudiant en pharmacie). — Monsieur, je puis obtenir une excellente position, chez Lyman, mais on me demande une recommandation d'un de mes derniers professeurs.

Professeur. — Mais je ne me rappelle nullement vous avoir vu à mes cours.

Folavoine. — Pardonnez-moi, vous me prenez pour Piochamort, qui me ressemble étonnamment, et qui n'a jamais mis les pieds dans votre classe.

Professeur. — Oh ! c'est différent, je vais préparer votre lettre.

TERRAINS MOUVANTS

Voyageur (sur une route du Kansas). — Pourriez-vous me dire à quelle distance se trouve la première ville qu'on rencontre sur cette route ?

Vendeur. — Non, il y a bien une semaine que je n'ai prise, voyez-vous ?

COUP D'ÉPINGLE

Georgette. — Je suis fiancée à Olivier Belletête.

Georgina. — Comme je suis heureuse. Nous serons belles-sœurs.

Georgette. — Que veux-tu dire ?

Georgina. — J'ai promis avant-hier à Olivier que je serai une sœur pour lui.

Elle n'a pas été invitée à la nocce.

LEÇON D'HISTOIRE

Professeur Geo. Ographique. — La terre accomplit sa révolution autour du soleil en 365 jours et six heures.

Simpleton. — Tiens ! papa disait hier soir qu'il y a des pays dans l'Amérique du Sud où l'on fait des révolutions tous les jours.

LAIT PUR

Client. — Garçon je viens de trouver un poisson mort dans votre lait.

Garçon. — Parfaitement monsieur. Ça vous prouve qu'il n'y a pas assez d'eau dans notre lait, pour que les poissons puissent y vivre. Les consommations sont de premier choix ici.

CE N'EST PAS ÇA QU'IL PENSAIT

Maitresse de maison. — Mademoiselle Tapisserie n'est pas engagée pour le prochain quadrille, vous désobligerait-il de le danser avec elle au lieu de moi ?

Gus. — Au contraire, j'en serais enchanté.

DOS À DOS

— Comment se fait-il, mademoiselle, que vous soyez si anxieuse, de recevoir les hommages du capitaine Coldecrin, je croyais que c'était une affaire décidée et que vous étiez fiancés.

— Nous le sommes, en effet, mais pas l'un à l'autre.

UN « CORNER »

Brindamour. — Je désirerais une demi douzaine d'anneaux de fiançailles assortie de grands-deurs.

Bijoutier. — Ordinairement un seul suffit.

Brindamour. — Possible, mais voyez-vous, je vais faire une saison de quinze jours à la mer.

BAUME DU PAUVRE

Lui. — C'est fini ! ma vie est brisée !... En repoussant ma demande, vous avez éternellement tué mon bonheur ! Il y avait au monde qu'une femme pour moi, et je l'ai perdue. (*Il sanglote*).

Elle. — Voyons, calmez-vous. Il y a d'autres jeunes filles que moi sur terre. Tenez, j'en connais une charmante, à laquelle vous n'êtes pas indifférent : elle appartient à une très bonne famille...

Lui, (avertissement). — Combien vaut-elle ?

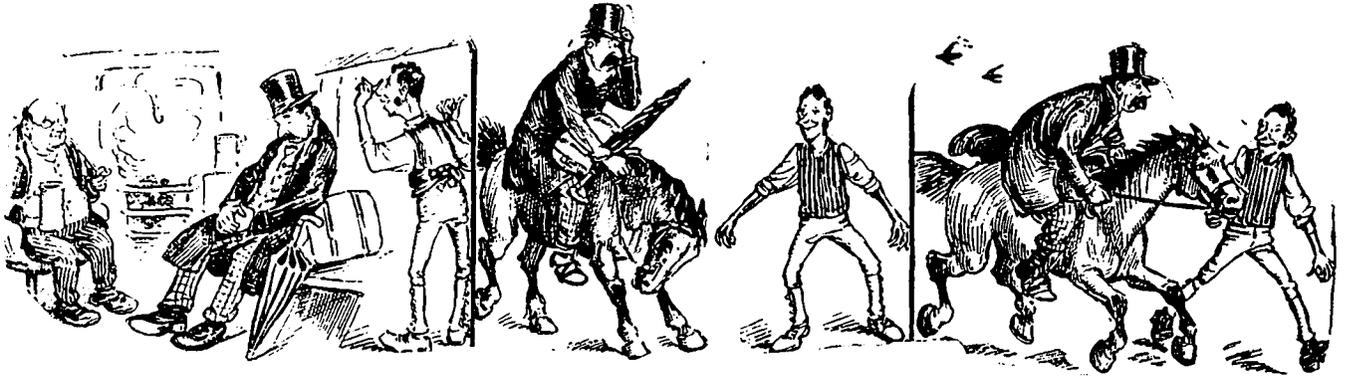
UNE ÂME SENSIBLE

Dans un char urbain de la rue Notre-Dame à 6 heures du soir.

Sansfaçon, (assis dans un coin du char, à son voisin). — Qu'est-ce que tu as, Denis ? tu fermes les yeux comme si tu te trouvais mal !

Denis. — Laisse moi tranquille, cœur de roche ; ça me fend l'âme de voir ces pauvres femmes debout dans ces chars de Saint-Guy. Je ne puis pas voir une femme debout, moi ; je vais dormir jusqu'à Hochelaga.

UNE AVENTURE FANTASTIQUE



I

Esupère Ronflard apprit en descendant du train au Coteau qu'il lui restait trois milles à faire pour aller prendre le bateau de la Compagnie du Richelieu. La fantaisie lui prit de s'y rendre à cheval ; et il commença à s'endormir quand on vint lui annoncer que sa monture était prête.

II

Ronflard eut à peine touché qu'il s'aperçut que le cheval jouissait d'un tempérament fougueux.

— Le diable va l'emporter, lui dit l'hôte ; mais ne craignez pas.

III

— Jamais de la vie, reprit Ronflard ; conduisez-le un bout du chemin par la bride.

Et de fait l'inconnu partit avec l'animal à raison de 15 milles à l'heure sans le lâcher une minute.



IV

C'était un être fantastique que ce guide qui enjambait des haies de douze pieds de haut et qui forçait le cheval tout essoufflé à le suivre.

V

Enfin le vertige s'empara de Ronflard lorsqu'il vit le terrible meneur se préparer à franchir un précipice de mille pieds de profondeur. Décidé à sauver sa vie, il se jeta en bas de sa monture.

VI

Il fut heureusement reçu dans les bras du vieux monsieur d'en face qui attendait le train d'Ottawa et qui était déjà très enervé d'entendre ronfler son compagnon depuis un quart d'heure ; car Ronflard avait rêvé.

PROPOS D'HUITRES



Le beau-père.— Vos calomnies, mon gendre, ne nous atteignent pas... Sachez, monsieur, que notre fille est une perle...

Le gendre.— Vous n'ignorez sans doute pas, cher beau-papa, d'où elles nous viennent...

DURANT LA CANICULE



I

Dans la cour.



II

Le long du ruisseau.



III

Aux eaux.

LÉGENDE

L'OREILLE DE LUCIFER

Il y avait une fois un marchand très riche qui avait un fils beau comme le soleil. Il l'éleva comme s'il eût été le fils d'un roi ; lui fit tout apprendre comme s'il eût dû recevoir les ordres, sans omettre les exercices d'un caballero dans lesquels il excella. Il devint un jeune homme grand, bien fait, élégant et beau comme pas un.

Un jour, il dit à son père que ce village était trop petit pour lui ; qu'il ne s'y plaisait pas : qu'il voulait s'en aller.

— Et où veux-tu aller ? lui demanda son père.

— Voir le monde, répondit le fils.

— Tu es comme la cigale, dit le marchand ; elle saute et ne sait où elle va. Comment peux-tu aller dans le monde sans connaissances ?

— Père, celui qui a du talent peut aller partout.

Et comme le père avait laissé beaucoup de liberté à son fils pour pouvoir le retenir, celui-ci pris ses armes, un cheval, et se mit à aller par le monde.

Il marchait depuis trois jours, quand il rencontra un homme qui portait une charge lourde comme deux fois celle que peut porter une charrette.

— Homme ! lui dit le caballero, tu es plus chargé qu'une mulle ; comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Chargin Chargeon, fils du grand chargeur, répondit l'homme.

— Veux-tu venir avec moi ?

— Puisse votre Grâce avoir autant de plaisir à m'emmener que moi à aller avec elle, répondit Chargin.

Ils suivirent donc le même chemin. Au bout d'une heure, ils trouvèrent un homme qui soufflait de toutes ses forces, faisant plus d'air que les soufflets de la forge de Vulcain qui, dit-on, était un fameux forgeron.

— Que fais-tu là ? lui demanda le caballero.

— Que Votre Grâce se taise, répondit l'homme ; je ne puis cesser de souffler, car je fais mouvoir, avec mon soufflet, quarante-cinq moulins.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Soufflin Soufflon, fils du grand souffleur, répondit l'homme.

— Veux-tu venir avec moi ?

— Oui, je le veux, répondit Soufflin, car je suis fatigué de souffler tous les jours que Dieu fait.

Plus loin ils rencontrèrent un homme qui était aux aguets.

— Que fais-tu ici ? lui demanda le caballero.

— J'écoute si j'entends sortir de la mer une armée de moucherons.

— Homme ! la mer est à cents lieues.

— Qu'est-ce que ça fait, si je l'entends !

— Comment t'appelles-tu ?

— Entendin Entendon, fils du grand entendeur.

— Veux-tu venir avec moi ?

— Oui, j'y vais. Votre Grâce me fait une grande faveur. Bientôt les moucherons annonceront leur arrivée.

Ils se mirent tous les quatre à marcher amicalement ensemble, et arrivèrent en vue d'un château si triste, qu'il paraissait plutôt la sépulture des morts que la demeure des vivants.

A mesure qu'ils approchaient, le ciel se couvrait de nuages, de sorte que lorsqu'ils arrivèrent, éclata une tempête, tonnerre, éclairs, pluie, chaque goutte était énorme et raisonnait comme un grelot.

— Que Votre Grâce soit sans inquiétude, dit Soufflin. Elle va voir où va la tourmente.

Et disant cela, il souffla. Les nuages, les tonnerres, les éclairs se mirent à courir par le ciel, si furieusement, qu'en les voyant le soleil en loucha et la lune resta la bouche ouverte.

Mais ce ne fut pas là le pis : quand ils arrivèrent au château, ils virent qu'il n'avait pas de porte, ni même l'apparence d'une entrée.

— Je disais bien à Votre Grâce, dit Entendin, qui avait plus de peur que de honte, que ce château de mauvaise mine n'est bon que pour servir de nid aux oiseaux et d'habitation aux hiboux.

— Mais je suis fatigué et je veux me reposer, répondit le caballero.

LES BIENFAITS DE LA VILLÉGIATURE

—Que Votre Grâce soit sans inquiétude, dit Chargin, qui traînait un rocher qu'il approcha du château ; et ils entrèrent par une fenêtre.

Dans les salles se trouvaient des tables couvertes des mets les plus fameux, des liqueurs, des alcarazas remplies d'eau, des olives et du pain comme des hosties.

Quand ils furent rassasiés, le caballero voulut visiter le château.

—Monsieur, dit Entendin, pour parcourir les maisons de autres, il faut être connu d'eux, pour qu'on ne dise pas : où va cet idiot ?

—Comment ! dit Chargin, nous n'avons pas de mauvaises intentions : celui qui marche droit, qui le repoussera ?

—Allons-nous en, mon maître, dit Entendin qui mourait de peur ; ce château n'est pas en grâce devant Dieu. Considérez que sous la terre j'entends un bruit comme des gémissements.

Le caballero, n'écouta pas Entendin, mais alla en avant avec ses domestiques ; et ils entrèrent dans ces salles, ces corridors, ces passages qui étaient plus enchevêtrés que si un écrivain les eût faits. Ils arrivèrent enfin à une cour semblable à une place de taureaux. Aussitôt s'élança contre eux un serpent qui avait sept têtes, chacune plus féroce que l'autre ; sept langues qui paraissaient des dards. Chargin, Soufflin et Entendin, plus effrayés qu'un rat qui sort d'un rentranchement, se mirent à courir de toutes leurs forces ; mais le caballero, qui était vaillant comme un Cid et fort comme un Bernard, tira son épée et trancha les sept têtes du serpent en un clin d'œil. La plus grande des sept, après avoir regardé le caballero avec ses yeux affreux, qui lançaient du feu et du sang, sauta au milieu de la cour, dans laquelle s'ouvrit une fosse, s'y précipita et disparut.

Les trois, qui s'étaient échappés, revinrent à l'appel du caballero, et restèrent émerveillés du courage de leur maître.

—Sachez, leur dit celui-ci, regardant le trou par lequel avait passé la tête du serpent, et dont on ne voyait pas le fond, sachez que maintenant nous allons parcourir la campagne pour cueillir des feuilles de palmier et de jonc, afin de faire une corde assez longue pour arriver au fond de ce puits.

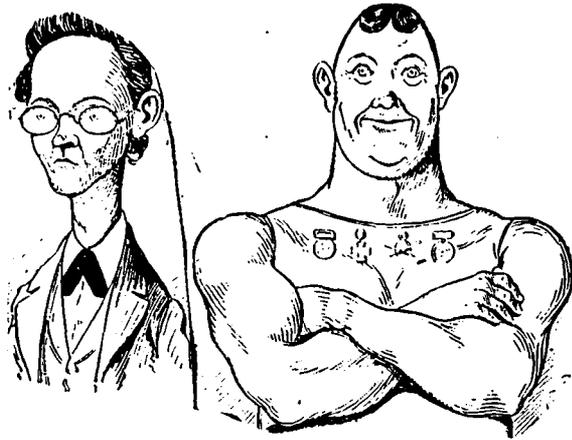
Et ils firent ainsi. Ils passèrent, tous les quatre, quatre ans à faire une corde de jonc. Au bout de ce temps, elle atteignit le fond de la fosse, et le maître dit à Entendin de se glisser le long de la corde pour voir ce qu'il y avait là-bas et de revenir le raconter. Mais Entendin se dressa sur ses pieds, comme un arbre que rien n'ébranle, et dit qu'il ne descendrait que lorsqu'on l'aurait mis en morceaux.

Le caballero dit à Soufflin de descendre. Celui-

LES EXTREMES SE TOUCHENT



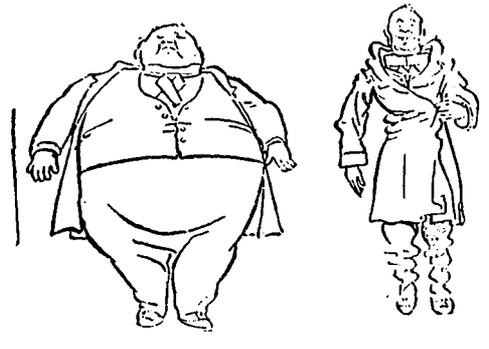
Le beau Laurent. —Que dites-vous ? Que je ne vous considère pas parce que vous êtes petite ! Mais, belle charmeuse, c'est cela qui me touche le plus.



I
(Avant)

II
(Après)

Voulez-vous engraisser ?



I
(Avant)

II
(Après)

Voulez-vous maigrir ?

ci attacha la corde autour de son corps et se mit à descendre de jour et de nuit, jusqu'à ce qu'il eût atteint le fond. Là, il trouva un palais des plus fameux, et, reléguée dans une chambre, la princesse de Naples, pleurant des larmes comme des pois chiches, qui lui raconta que Lucifer s'était épris d'elle et la retenait prisonnière jusqu'à ce qu'il se trouvât quelqu'un qui voulût la délivrer, ce qu'on ne pouvait qu'en sortant victorieux d'un combat contre lui.

—Celui qui va se charger de l'affaire est trouvé, dit Soufflin prenant haleine, et à peine avait-il parlé que Lucifer apparut.

L'épouvante de Soufflin fut si grande qu'il prit la fuite et se coucha sur une porte. Lucifer, avec sa grande force, donna un coup à la porte, fit céder les gonds ; elle tomba avec Soufflin à qui elle cassa une jambe.

Laissons Soufflin avec son mal, et revenons au caballero, qui ne voyant pas reparaitre son serviteur, demanda à Entendin ce qui se passait sous terre. Celui-ci lui dit qu'il entendait Soufflin qui se plaignait d'une jambe qu'on lui avait cassée.

Le caballero envoya alors Chargin, qui lui assura qu'il lui amènerait Lucifer, quand même il pèserait plus que tout le plomb de la sierra Almégra. Mais, de point en point, il arriva à Chargin ce qui était arrivé à Soufflin, seulement ce fut un de ses bras qui fut cassé.

—J'y vais, dit le caballero, quand Entendin lui eût raconté ce qu'il entendait.

En arrivant au palais, et en voyant la princesse de Naples, il fut tellement épris de sa beauté, qu'il se prépara au combat avec un redoublement de valeur. Chrétiens ! un combat comme celui que se livrèrent le bon caballero et le maudit Lucifer ne s'est jamais vu dans le monde. Comment pourrait-on le voir, puisque pour nous combattre, ce malheureux ne vient pas à nous à visage découvert, mais sous le déguisement des vices.

Le caballero fit le signe de la croix, et comme tous ceux qui se recommandent à Dieu sont vainqueurs de Lucifer, le caballero fut le plus fort et trancha une oreille au diable. Quelle mine fit Lucifer, en voyant son oreille entre les mains d'un chrétien ? Je vous le laisse à penser. Les cris qu'il poussait secouaient Entendin et le faisaient sauter comme s'il eût été piqué de la tarentule.

—Donne-moi mon oreille, disait Lucifer d'une voix qui paraissait trompette.

—Si tu la veux, dit le caballero, tu dois me donner pour elle une bonne rançon, comme un puissant seigneur que tu es, compère Lucifer. Je l'ai gagnée loyalement, en bonne guerre, et je pose trois conditions.

—Orgueilleux, insolent, audacieux ! s'écria Lucifer.

—Oui, lance le venin par ta bouche, répondit le caballero, mais je t'avertis que je vais mettre ton oreille dans la saumure et que je la montrerai pour de l'argent.

Lucifer trépigait.

—Eh bien que veux-tu, mal né, mal élevé, mal venu ? lui dit-il.

—Que sur-le-champ tu transportes cette noble princesse dans son royaume et dans son palais, répondit le caballero.

Lucifer n'avait qu'à obéir, il porta la princesse dans son palais, et dit ensuite au caballero :

—Donne-moi mon oreille.

—Maintenant, répondit celui-ci, il faut que tu me transportes dans la grande ville de Naples, et que tu me tiennes prête une demeure et une suite royales, comme il convient à ton vainqueur.

—Je n'ai pas envie, dit Lucifer, que tu te divertisses et que tu triomphes à mes dépens, tais-toi, orgueilleux.

—Eh bien, dit le caballero, à son de trompe, je publierai qu'il te manque une oreille, nous verrons alors comment tu feras l'écrivain, l'avocat, l'usurier, l'amoureux, sans qu'on te reconnaisse à l'instant.

—Donne-moi mon oreille, cria Lucifer, après avoir fait ce que lui demandait le caballero, c'est-à-dire le transporter à Naples avec beaucoup d'argent et un grand train.

—La voici, répondit le caballero, je ne la veux pas garder, elle sent le soufre, mais il te reste encore à accomplir une des trois conditions que je t'ai imposées.

—Laquelle, grand coquin ?

—Je ne veux pas te la dire encore. En attendant, prends patience, si ça ne te sert pas pour gagner le ciel, ça te servira pour racheter ton oreille.

Lucifer devint furieux.

—Tu es, dit-il à son vainqueur, sept fois plus pervers que moi. On voit plus de coquinerie sur la terre que dans l'enfer. Mais tu te souviendras de moi, je le jure par ma queue et mes cornes.

Revenons à la princesse ; quand elle vit le caballero dans tout son faste, elle le reconnut et dit à son père que c'était son sauveur, et qu'elle voulait se marier avec lui, ce qui eût lieu.

Mais, quand ils eurent mangé le pain de noces, la princesse et le caballero devinrent comme chien et chat, parce que comme la femme avait été si longtemps au pouvoir de Lucifer, elle avait un caractère bizarre que le démon seul pouvait supporter. Aussi, lorsqu'au bout de quelque temps, Lucifer vint se présenter de nouveau demandant son oreille, le caballero lui dit :

—Je veux bien te la donner, mais tu sais qu'il te reste à accomplir la troisième condition que je t'ai imposée.

—Coquin, brigand, dit Lucifer, tu me feras danser, si je ne l'étais pas. Et quelle est cette condition, homme pervers ?

—Que tu emportes ma femme, répondit le caballero, car vous êtes faits l'un pour l'autre.

QUATRAINS SANS PRETENTION

A UN POLITICIEN

Cet immense brûleur d'encens
N'est après tout qu'un saltimbanque ;
Il se peut bien qu'il ait cinq sens,
Mais c'est le bon sens qui lui manque.

CALCHAS,

RÈGLES DU JEU DE POKER

(Suite)

ART. 62.

21 août 1884. J. S. T., de Charleston, de monde.

Celui qui ouvre un *jack-pot* est-il obligé de faire le premier pari ?

Réponse : Oui.

5 septembre 1885. Euclid, à Cleveland.

Après ouverture d'un *jack-pot* et écart, lequel des joueurs doit parier le premier, celui qui a ouvert le *jack-pot* ou celui qui est à la gauche du *blind* ?

Réponse. C'est celui qui a ouvert le *jack-pot*.

ART. 63.

4 mars 1885. D. L., New-York Club.

A donne les cartes et, à son tour de parler, ouvre un *jack-pot* : aucun des autres joueurs ne demande à entrer. B montre la paire de valets, en vertu de laquelle il a ouvert le *jack-pot* : B demande que A montre tout son jeu à découvert. Veuillez dire si A doit montrer tout son jeu ou la paire de valets seulement.

Réponse. La paire de valets seulement.

3 avril 1886. H. A. T., New-York.

A ouvre un *jack-pot*. Tous les joueurs, à l'exception de B, jettent leurs jeux. A et B écartent ; A parie et B relance ; A relance à son tour ; D refuse de couvrir et jette son jeu. A montre une paire d'as comme *main* d'ouverture et B demande à voir tout le jeu de A. Celui-ci répond que, personne n'ayant demandé à abattre, il n'est pas obligé de montrer plus que sa *main* d'ouverture. B parie le contraire et A tient ce pari. Lequel des deux gagne le pari ?

Réponse. A, incontestablement.

15 avril 1886. A. P. G., Cambridge.

10 A, B, C et D ont formé un *jack pot*. A et B, tous les deux, ont passé ; C, ne s'apercevant pas tout d'abord qu'il tient un *straight*, passe également ; mais ayant découvert son erreur avant que D n'ait parlé, il réclame l'ouverture du *jack-pot*. A-t-il le droit de revenir sur sa première décision, ou est-il lié par celle-ci ?

Réponse. C a le droit d'ouvrir le *jack pot*, s'il est revenu sur sa première décision avant que D n'ait parlé.

20. Un joueur annonce avant son tour de parole qu'il va ouvrir le *jack-pot*. Lorsque son tour arrive, est-il obligé de le faire, ou, s'il n'a pas la *main* réglementaire, est-il passible d'une pénalité ?

Réponse. Non.

ART. 64.

26 août 1884. J. H. M., de New-York.

A ouvre un *jack-pot* avec une paire de rois. Tous les joueurs entrent dans la partie. A, ayant quatre cartes de même couleur, écarte un de ses rois pour tirer un *flush*, place sa carte en évidence devant lui et empêche soigneusement que cette carte ne soit mêlée avec les autres. Il réussit son *flush* : un autre joueur, B, tient un *straight*. En abattant, A montre le roi qu'il a écarté et justifie de son droit d'ouvrir le *jack-pot*. B prétend que la poule lui appartient, A n'ayant pas le droit de briser sa *main* d'ouverture, et d'autres joueurs soutiennent cette prétention. Lequel a raison ?

Réponse. La règle dit textuellement : le joueur qui a ouvert un *jack-pot* a le droit d'écarter une carte de sa *main* d'ouverture pour tirer un *straight* ou un *flush*, s'il croit y trouver son avantage. Dans ce cas, il devra placer ostensiblement la carte ainsi écartée en dehors des autres écarts, afin de pouvoir justifier, après l'abatage, qu'il tenait avant l'écart la *main* lui donnant le droit d'ouvrir le *jack-pot*.

16 juin 1885. Kalamagoo, Michigan.

A ouvre un *jack-pot* avec une paire de dames et, jugeant utile d'en écarter une pour un *flush*, dépose la carte écartée devant lui, après l'avoir préalablement montrée à son voisin qui n'était pas entré dans la partie. La carte écartée est, par erreur, mêlée avec les autres avant l'abat-

tage. A complète son *flush* et gagne ; mais son adversaire réclame la poule, parce que A ne peut plus montrer la *main* d'ouverture. Lequel des deux a raison ?

Réponse. La règle est formelle. Non seulement A n'a pas droit à la poule, mais il est encore passible des pénalités imposées à celui qui ouvre le *jack pot* sans tenir la *main* réglementaire.

17 janvier 1885. A ouvre un *jack-pot* pour la limite, supposant tenir un *straight* dans sa main. Tous les joueurs passent à l'exception de B qui entre avec une paire de *septs*. Après l'écart, B ayant tiré un troisième sept couvre le pari de A. A l'abatage A s'aperçoit qu'il a fait erreur. A qui appartient la poule et quelle est la pénalité encourue par A ?

Réponse. La poule appartient à B ; A est à l'amende du double de son pari, et cette amende doit être versée au *jack-pot* suivant.

4 avril 1885. Oswego, à New-York.

Un *jack-pot* est formé dans une partie à laquelle A, B et C prennent part. B donne les cartes ; C passe ; A ouvre le pot pour la limite. Le pot ne doit être ouvert qu'avec une paire d'as au minimum. B entre dans la partie avec deux dames ; C passe encore. Après écart A parie 10 dollars ; D le relance de 20 ; là-dessus A jette ses cartes ; on découvre ensuite que A a illégalement ouvert le *jack-pot* avec une paire de rois. Qui gagne la poule ?

Réponse. B, et de plus A paye l'amende fixée.

2 mai 1885. J. J. S., à New-York.

10. Après avoir ouvert un *jack-pot* avec deux paires, dix et deux respectivement, le joueur écarte la paire de deux avec une autre carte pour demander trois cartes et trouve un troisième dix, ce qui lui fait un brelan. Un autre joueur de la partie prétend que cet écart est illégal. Il s'agit de savoir si un joueur a le droit de briser les deux paires avec lesquelles il a ouvert un *jack-pot*.

Réponse. Certainement, à condition de placer son écart en évidence comme s'il s'agissait d'une paire seulement.

20. Après avoir ouvert un *jack-pot* avec une paire, le joueur a le droit d'écarter une carte de cette paire pour tirer au *flush* ou au *straight*. Dans ce cas est-il tenu de déclarer quel est le sens de son écart ou lui suffit-il d'attirer l'attention des autres joueurs sur la carte par lui écartée en leur disant : Ne dérangez pas cette carte ?

Réponse. L'une ou l'autre méthode est suffisante au point de vue de la règle.

13 juillet 1885. E. L. L., New-York.

A, B, C, D, E, F, G et H jouent au poker. D donne les cartes. B ouvre un *jack-pot* avec une paire de dames ; il a en même temps quatre cartes de même couleur. C, D, E, F, G, H et A entrent dans la partie, chacun relançant sur le joueur précédent. B écarte une de ses dames pour tirer au *flush*. Les cartes restées au talon ne suffisant pas pour tous les écarts, les joueurs réclament que la carte écartée par B doit être mêlée avec les autres écarts pour continuer la donne, d'autant plus que cette carte pourrait avantager un des autres joueurs dans la *main* duquel elle tomberait. Dans ce cas, B ne peut-il montrer son écart à un des joueurs qui n'est pas dans la partie pour la justification requise ?

Réponse. La règle est formelle. La carte écartée doit rester sur le tapis jusqu'après l'abatage.

7 novembre 1885. Suffolk Club, à Boston.

Un joueur, ayant ouvert un *jack-pot* avec une paire, écarte une carte de cette paire pour tirer un *straight*. Après avoir montré cette carte à un voisin, le joueur la jette par inadvertance sur le tas de cartes écartées par les autres joueurs. N'est-il pas obligé de réserver cette carte pour la montrer après l'abatage, et le témoignage d'un autre joueur peut-il faire foi ?

Réponse. La règle l'oblige à réserver la carte ainsi écartée ou de subir la pénalité s'il a négligé de le faire.

28 novembre 1885. S. H., à Kokoma.

A ouvre un *jack-pot* en y ajoutant 2 dollars ; B entre et relance de 2 dollars et $\frac{1}{2}$; A relance de 5 dollars de plus ; B le voit. A reste *pat*, c'est-à-dire n'écarte pas de carte, B en prend trois. En abattant A s'aperçoit qu'il n'a qu'une paire de huit tant qu'il croyait tenir un

straight. B abat une paire d'as. 10. A qui appartient la poule ? 20. A, après avoir découvert son erreur, a-t-il le droit de réclamer une partie de l'argent qu'il a misé ?

Réponse. 10. C'est B qui gagne la poule.

20. A n'a rien à prétendre ; au contraire, il est encore passible d'une pénalité pour avoir ouvert le *jack-pot* avec une *main* insuffisante.

28 novembre 1885. Acathus Club, Washington.

Dans le cours d'une partie, un joueur, ayant ouvert un *jack-pot* avec une paire de valets, en écarte un pour tirer un *flush*. Il place la carte écartée devant lui sans avoir la précaution de déclarer cet écart aux autres joueurs, et sans que ceux-ci y fassent attention. Après l'écart tous les autres joueurs passent, et il ne reste dans la partie que celui qui a ouvert le *jack-pot*. Celui-ci abat son jeu contenant un valet et montre ensuite celui qu'il avait écarté. Les autres joueurs prétendent alors qu'il n'a pas droit à la poule par la raison qu'il n'a pas appelé leur attention sur son écart ; par conséquent ils ont pas pu surveiller cet écart, et rien, en dehors de l'attestation du joueur lui-même, ne prouve que c'est bien là la carte qu'il a écartée. D'après la règle de Hoyle, qui fait loi en la matière, le joueur prétend a-t-il droit à la poule ?

Réponse. Non.

2 décembre 1885. E. A. B., à Burlington.

A, B et C ont formé un *jack-pot*. A l'ouvre, B entre dans la partie et C relance. Tous restent dans la partie. A et B demandent des cartes ; C s'en tient à sa main. A refuse de parier ; B passe ; C fait un pari. B a-t-il le droit de faire un pari après avoir passé ?

Réponse. Non.

5 décembre 1885. F. H. S., à Peroria.

A et B jouent un *jack-pot*. A, qui a ouvert avec une paire de valets, en écarte un et maintient la carte ainsi écartée devant lui. Après l'abatage, B réclame la poule par la raison que A, qui a tiré un *flush*, a brisé sa *main* d'ouverture. Quel est le gagnant ?

Réponse. C'est A.

23 janvier 1886. A. R., à Chicago.

Dans une partie, A ouvre un *jack-pot*. B, C et D entrent dans la partie après lui sans qu'aucun d'eux n'ait tenu préalablement une *main* d'ouverture. Après l'écart A parie et B, qui était entré avec une paire de huit et en avait trouvé un troisième, le relance ; C et D passent ; A et B restent seuls dans la partie. A, en abaissant son jeu, s'aperçoit qu'il s'est trompé et qu'il ne tenait pas une *main* d'ouverture. B gagne-t-il le *jack-pot* illégalement ouvert ?

Réponse. Oui, et A, en outre, paye l'amende fixée.

17 avril 1886. Jake's Hand, à New-York.

A ouvre un *jack-pot* avec deux paires, *dix* et *septs*. B, C et D entrent dans la partie. A, qui a vu un autre dix du jeu retourné accidentellement, écarte ses deux dix avec la troisième carte et garde les deux *septs* seulement. A-t-il le droit de le faire ?

Réponse. Certainement ; il n'a qu'à se conformer à la règle et tenir son écart devant lui pour en justifier après l'abatage.

ART. 65.

14 février 1885. Old Subscriber, à Saint-Thomas.

Un *jack-pot* est formé. A donne les cartes ; B passe ; C ouvre le *jack-pot*. D, A et B passent chacun à leur tour. C, en abattant son jeu, s'aperçoit qu'il s'est trompé et qu'il n'a pas de *main* d'ouverture. A, se trouvant avoir une paire de dames, réclame la poule. Est-il en droit de le faire après avoir passé à son tour ?

Réponse. Non.

7 juin 1885. Stupid, à New-York.

10. Je crois comprendre que si un joueur a ouvert un *jack-pot* par erreur, non seulement il paye une amende, mais encore qu'il ne peut gagner la poule, quel que soit le jeu qu'il tient. Suis-je dans le vrai ?

Réponse. Oui.

20. Si tout le monde a passé sur le *jack pot* ouvert par erreur, l'amende doit aller à cette poule. Le joueur qui a commis la faute mise-t-il

comme les autres et a-t-il les mêmes droits qu'eux ?

Réponse. Certainement.

13 juillet 1885. Suffolk-Club, à Boston.

A, B, C et D jouent pour un *jack-pot*. B l'ouvre, C et D restent dans la partie en couvrant le pari de B. Avant l'écart, B déclare qu'il s'est trompé et qu'il n'a pas de *main* d'ouverture. C et D prétendent qu'ils ont le droit d'écarter et de jouer, tandis que B prétend que, l'erreur ayant été déclarée avant l'écart et les deux autres joueurs n'ayant pas la *main* réglementaire, le coup doit être annulé. Lesquels ont raison ?

Réponse. C et D, incontestablement.

MISCELLANÉES

2 août 1884. Renrud, à Grand-Rapids.

10 A tient un *blaze* avec as, roi, dame et deux valets, B a un as, deux dames et deux valets. Lequel est le gagnant ?

Réponse. C'est A.

20 A-t-il jamais été décidé qu'un *blaze* avec deux paires était supérieur à un autre ne contenant qu'une paire ?

Réponse. Jamais.

13 septembre 1884. G. L., de New-York.

A et B jouent au poker. A parie et B le voit ; il abat une *full-hand* ; A répond : "C'est bon," et B prend la poule. Mais au même moment A s'aperçoit qu'il s'est trompé et qu'il a *full-hand* supérieure à celle de B. A qui appartient la poule ?

Réponse. A, incontestablement ; car les paroles ne comptent pas, ce sont les cartes abattues qui seules font foi.

3 janvier 1885. Nadine, à Bannister.

A parie et B demande à abattre. A annonce trois *septs* ; B montre trois *huits* ; alors A dit qu'il a une paire de *die* avec ses trois *septs*. A ayant fait une fausse déclaration, B réclame la poule. Lequel des deux est le gagnant ?

Réponse. C'est A.

10 janvier 1885. E. M. J., à Cincinnati.

Dans une partie de poker, A prétend que B n'a pas misé dans un *jack-pot*. B prétend qu'il a misé comme les autres joueurs. Il manque une mise à la poule et, sans discuter si B doit la mise manquante ou non, on continue à jouer, et A gagne. Un peu plus tard, la poule de nouveau est incomplète, et B, encore accusé de n'avoir pas misé exactement, dénie absolument le fait. Sans arriver à aucune conclusion, on continue la partie et A gagne encore cette poule. La partie se termine sans que A fasse la moindre réclamation à B.

Dans une partie subséquente, c'est A qui devient débiteur de B. A la fin de cette partie, la somme due à B par A est établie sans que ce dernier fasse aucune réclamation au sujet d'une somme quelconque qui pourrait lui être due par B.

Le lendemain A règle B par un chèque en déduisant les sommes manquantes dans la première partie. B prétend que la déduction est indûment faite, qu'il ne doit rien du fait de la réclamation et que A lui reste devoir la somme déduite, ce que celui-ci ne veut pas admettre. Lequel des deux est dans son droit ?

Réponse. A doit payer la somme totale dont il est débiteur vis-à-vis de B du fait de la deuxième partie, et, s'il y a lieu, doit aviser un autre moyen de régler la discussion au sujet de la partie précédente.

14 février 1885. G. H. S., à Lyon.

Nous étions quatre à faire une partie de poker. A ouvre un *jack-pot* avec un *pat-flush* ; B entre et demande une carte ; C et D passent. Avant de faire un pari, A s'aperçoit que B ramasse les écarts et ajoute une carte à son jeu. A parie la limite, B le relance, et après différentes relances successives, il demande à abattre. A montre son *flush*, et B une *full-hand*. A alors réclame néanmoins la poule en déclarant qu'il a vu, avant l'ouverture des paris, B farfouiller dans les écarts et y prendre une carte ; il prétend que par cette tricherie B a perdu tous ses droits aux mises qui se trouvaient alors sur la table ainsi qu'à toutes les mises subséquentes. B avoue la tricherie et prétend que du moment où, ayant continué à relancer après s'en être aperçu, A avait impli-

CONTENT DE SOI



—Vrai ; la nature est grandiose dans ses œuvres.

Les inconvénients de la dernière mode



Juge de paix.—Vous voulez vous marier ?... Lequel de vous deux est la demoiselle ?

RAISON MAJEURE



Alice.—Ne croyez-vous pas qu'il est grand temps de briser notre engagement ?

Alfred.—Pourquoi cela ?

Alice.—On a complètement cessé d'en parler : ce n'est plus drôle.

citement accepté le fait accompli et n'avait plus le droit d'y revenir après l'abattage. Que, par conséquent, lui, B, ayant la meilleure main, avait le droit de gagner la poule. Lequel des deux est légalement le gagnant.

Réponse. A.

14 février 1885. J. B., à Port-Chester.

A donne les cartes ; B est *blind* ; C, D et A entrent dans la partie ; B y entre également en doublant sa mise et demande une carte ; mais, tenant une *full-hand*, il n'écarte aucune de ses cartes et laisse devant lui la carte demandée sans la toucher. C, qui s'en aperçu, ne dit rien, mais fait un pari ; D et A passent, B relance, C demande à abattre et réclame la poule. B, de son côté, élève la même réclamation ; C maintient son droit en prétendant que la *main* de B est *foul*. B, au contraire, prétend que du moment où C a accepté son pari, sachant qu'il avait commis une irrégularité, il a droit à la poule du moment qu'il tient la main la plus élevée. Lequel des deux a raison ?

Réponse. La main de B étant irrégulière, il ne peut prétendre à la poule qui, suivant la règle, appartient à C.

4 avril 1885. Sens commun, à Boston.

Dans une partie de poker deux joueurs seuls restent engagés. Le premier passe parole et le second lui dit : "Voulez-vous partager la poule ?" Le premier répond : "Oui," et jette ses cartes. Là-dessus l'autre reprend : "Eh bien ! moi je ne veux pas," et il parie la limite. La proposition faite en premier lieu n'engage-t-elle pas le joueur et le partage n'est-il pas obligatoire ?

Réponse. Certainement.

12 septembre 1885. J. C., à New-York.

Si après l'écart il ne reste pas assez de cartes au donneur pour satisfaire tous les joueurs, celui-ci doit-il distribuer la dernière carte du talon ?

Réponse. Oui.

Doit-il prendre toutes les cartes de l'écart, les battre et les faire couper avant de recommencer la distribution ?

Réponse. Oui.

7 novembre 1885. Blue Goose, à Memphis.

Après la donne, tous les joueurs entrent dans la partie. Au moment où le donneur se dispose à remplacer les écarts, un des joueurs réclame que les cartes du talon soient rebattues ; doit-on obtempérer à cette réclamation ?

Réponse. Non.

23 janvier 1886. H. G. F., à Rochester.

A, B, C, D et E font une partie de *poker*. Un *jack-pot* est formé. A donne les cartes ; B, premier en cartes, passe ; C passe également ; D ouvre le *jack-pot* ; E entre et couvre la mise de D, B et C, sans laisser à A le temps de parler, refusent d'entrer et jettent leurs jeux. Alors A, montrant son jeu à B, lui demande conseil sur ce qu'il doit faire ; B l'engage à jouer ; A n'y tient pas et offre son jeu à B pour s'en servir à ses risques et périls. B accepte, paye l'entrée, fait son écart et gagne la poule. B, ayant passé préalablement, avait-il le droit de prendre le jeu de A et de s'en servir pour son propre compte lorsque A ne jugeait pas prudent d'y risquer son argent ?

Réponse. Non, à moins d'avoir le consentement de D et de E.

31 janvier 1886. Kismet, à Boston.

A et B se relancent mutuellement pour une poule. B demande finalement à abattre ; A, étant ses cinq cartes, montre une *full hand*, à quoi B, sans montrer son jeu, répond que c'est bon. Mais, lorsque A va prendre la poule, B déclare qu'il a mal vu son jeu et montre un brelan carré. Auquel des deux appartient la poule ?

Réponse. A B, car ce sont les cartes qui font foi.

(Fin.)

PINCÉE DE CONSEILS

ACIER DURCI POUR PERÇER LE VERRE ET LE CRISTAL

Déjà l'acier perce des corps très durs : on a découvert le moyen de s'en servir pour percer le verre et le cristal : c'est de tremper la pointe des forets d'acier dans un bain de mercure. On connaissait déjà la trempe au mercure, mais on ne l'avait pas appliquée encore au percement de corps très durs.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Le comte échangea une poignée de main avec le colonel d'Éragny et avec Sans-Nez. Il était parfaitement calme et presque souriant.

Pas plus que lui ses compagnons ne paraissaient se soucier du danger qui menaçait le campement.

On regardait ces coureurs de prairie avec autant d'étonnement que d'admiration.

Pouvait-on en effet, s'expliquer leur sang-froid dans un pareil moment ?

Cependant l'incendie se propageait avec une effrayante rapidité.

Alimenté par les débris desséchés d'une végétation vigoureuse, il prenait d'immenses et terribles proportions.

Le cercle de feu était maintenant sans solution de continuité.

L'élément destructeur avançait de toutes parts.

Le campement se trouvait au milieu d'une île basse, au rivage battu par les vagues brûlantes d'une marée ignée.

Tantôt les flammes s'élevaient en longues spirales, et projetaient en bouquet d'artifice des milliers d'étincelles.

Tantôt elles roulaient en fusées crépitanes, poussées par la violence du vent.

Une épaisse fumée interceptait la lumière du soleil et formait au-dessus du camp un cône vide à large base.

La chaleur devenait étouffante sous ce dôme de fumée.

Le comte étonnait profondément les émigrants par son sang-froid.

— Colonel, dit-il, veuillez faire atteler les chariots.

Puis regardant sa montre et le rideau de flammes qui s'avancait :

— Nous avons le temps.

— Pas de hâte inutile !

— Qu'on agisse comme pour la levée du bivac.

Et les ordres s'exécutèrent.

Les émigrants, inquiets, mais pleins de résolution et de courage, exécutaient avec précision les ordres du comte.

Tout à coup une douzaine de cavaliers sortirent de l'enceinte des wagons.

Ils portaient chacun une longue perche au bout de laquelle était fixé un bottillon d'herbes sèches.

Ces lanciers d'un nouveau genre se disséminèrent dans toutes les directions, et prirent position comme autant de sentinelles avancées autour du campement.

En quelques minutes le campement se trouva couvert d'une épaisse fumée blanche : on ne se voyait plus à bout de bras.

Les femmes, qui, résignées jusque-là, avaient gardé le silence, se mettent à pousser des cris d'épouvante et de désespoir.

Quelques émigrants même ne peuvent surmonter leur terreur.

Ils s'appellent ; et la frayeur donne à leurs voix des accents lugubres et des notes étrangement tristes.

On doit crier ainsi sur un navire qui sombre !

Le colonel d'Éragny, anxieux, ne put refouler une sourde exclamation de colère et d'effroi.

M. de Lincourt, toujours impassible et silencieux, avait laissé passer le tourbillon.

La fumée s'étant peu à peu dissipée, il arma sa carabine, en dirigea les canons en l'air et fit signe à Sans-Nez et un autre chasseur de l'imiter.

Il commanda :

— Ensemble !

« Feu ! »

Les trois détonations n'en firent qu'une.

Aussitôt les cavaliers, disséminés autour du camp mirent le feu au bottillon attaché au bout de leur perche, et, au galop de leur monture, ils traînèrent ce brandon enflammé au milieu des herbes.

Trois minutes après, une nouvelle ceinture de feu encerclait le campement à une distance de moins de cent mètres.

Mais pas un flocon de fumée, pas une étincelle ne vint renouveler les craintes des émigrants.

Les vents poussèrent les flammes de cet autre incendie dans le sens opposé au bivac.

Bientôt il y eut feu s'éloignant du bivac et feu venant sur lui.

Et le comte disait tranquillement :

— Entourez de chiffons les sabots des bœufs et des chevaux.

On le fit.

— Tous aux chars ! ordonna-t-il.

On comprit.

La caravane suivit le feu qui s'éloignait et qui faisait place vide.

Et quand le feu qui marchait sur le bivac arriva au point où l'autre incendie avait été allumé, il s'éteignit faute d'aliments.

Manceuvre simple et qui n'était venue à l'idée de personne.

Il faut renoncer à peindre la fureur des Indiens, l'enthousiasme des trappeurs, la joie des femmes.

Au milieu des cris de colère de l'ennemi, des acclamations de ses gens, le comte dit fort tranquillement au colonel.

— Mon cher associé, ordonnez donc la halte et qu'on nous fasse dîner.

— Je meurs de faim !

Et M. d'Éragny, imitant cette belle contenance de M. de Lincourt, donna ses ordres avec une tranquillité parfaite.

Si bien que la troupe prit de ce jour une foi absolue en ses chefs.

Le camp s'établit.

On n'aurait jamais supposé que le plus terrible des dangers avait menacé la caravane, si les cendres qui couvraient la plaine ne l'eussent révélé.

Cependant Sans-Nez s'était approché de Burgh pour avoir des explications.

— Par où diable êtes-vous passés pour rentrer dans la vallée ? demanda-t-il.

— Tu es trop curieux, grogna Burgh avec mauvaise humeur.

— Allons, vieux singe, dit Sans-Nez, pas de mots, pas d'histoires : quel chemin avez-vous trouvé ?

— Va t'informer auprès de Tête-de-Bison : c'est lui qui nous a guidés dans la nuit des cavernes et sur la pente des rochers : dit Burgh.

— Mais, parler quand je crève de faim, ça m'embête.

Peu satisfait de l'explication, Sans-Nez put néanmoins reconnaître qu'il existait dans la chaîne de montagnes un passage dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Rassuré désormais sur le sort de la caravane, M. de Lincourt était maintenant souriant et causeur.

Il expliqua à M. d'Éragny comment lui et ses compagnons avaient pu rentrer dans la vallée par un chemin que Tête-de-Bison connaissait seul.

Puis il assura que les coureurs de prairie

lui ayant décrit les singuliers phénomènes mouvements des vents dans la vallée, il n'avait jamais perdu l'espoir de sauver le campement.

Le colonel écoutait dans le silence de l'admiration les explications du comte.

L'habileté, la force de conception et les ressources intelligentes de cet homme extraordinaire le confondaient.

Mais la caravane restait bloquée et le colonel en fit l'observation.

— Nous penserons à cela plus tard ! dit le comte.

Puis haussant les épaules, il montra du doigt un poste de Peaux-Rouges.

— MM. les Indiens, voilà une tentative qui vous coûtera cher, j'en ai idée, murmura-t-il.

L'attaque des Peaux-Rouges et ses suites préoccupaient néanmoins vivement le colonel.

M. de Lincourt, en réponse à quelques paroles de doute sur la force de la caravane, répondit avec une parfaite assurance :

— Tous les Indiens du monde ne me font pas peur.

— Et j'intégrerai à ceux-ci une correction dont ils se souviendront.

Cependant, fidèle à sa mission, Tomaho s'était rendu au couvent pour se mettre en rapport avec mademoiselle d'Éragny et mieux veiller sur elle. Conception ne manqua pas d'utiliser ces entrevues à son bénéfice, et comme il s'agissait d'un indien peu regardant sur la civilité puérile et honnête, elle ne se fit pas scrupule de faire les premiers frais de la fréquentation. Les choses ne traînèrent pas longtemps et du moment que le géant put comprendre qu'il était aimé, il devint aussi ardent qu'un écolier à sa première déclaration.

— Tu pourrais croire, ma chère antilope aux doux yeux, disait-il à Conception, que je préférerais une géante ?

— Eh bien ! non.

— J'aime mieux tout ce qui est petit, même à la chasse.

— Je préfère, pour mon ami, Sans-Nez qui est grincieux à Tête-de-Bison, parce que Sans-Nez est moins grand que le vieux Trappeur et parce qu'il était autrefois un garçon fin et élégant.

— Je fais des arcs pour les enfants avec un grand plaisir.

— Je ne mange que des petits oiseaux à condition qu'il y en ait assez pour apaiser ma faim.

— Tu veux répondre à mon amour et je suis enchanté, des lors que tu n'aies pas ma taille.

— Il nous faut partir ! dit-il.

— Inutile de prolonger ici notre séjour.

— Viens ! ...

Conception s'alarma.

— Que voulez-vous dire du couvent maintenant.

Tomaho sourit.

— Tu te figure donc, demanda-t-il, ma colombe azurée, que je vais te laisser ici en cage ?

— D'abord, j'étouffe.

— Et puis, je te veux toujours et partout auprès de moi.

— Mais, mon ami, c'est impossible aussi vite.

— Cela ne s'est jamais vu.

— Je ne peux plus vivre sans toi.

Le fait est que le bon géant complètement absorbé par sa passion, ne sortait plus du couvent. La supérieure, du reste, en était bien aise, car la présence de Tomaho, dans le couvent, en ces temps de trouble, valait toute une armée. C'est pourquoi on lui décernait tous les honneurs. Des appartements lui avaient été préparés dans un logis situé à

un pas du couvent. Cette sécurité complète qu'inspirait la présence de Tomaho explique mieux que le reste la facilité avec laquelle Mendez avait enlevé mademoiselle d'Éragny. On s'était cru dispensé de faire bonne garde.

Cependant l'enlèvement s'opéra pas sans quelque bruit qui éveilla Conception. Elle courut à la chambre de la jeune fille, la trouva vide et se mit à crier au secours. Grand émoi dans le couvent. Tomaho fut vite averti et il arriva comme la foudre.

—Où est l'inconnu, s'écria-t-il, laissez-moi faire.

—Hélas nous ignorons, s'écria Conception tremblante.

Ils sont partis avec mademoiselle d'Éragny.

Tomaho, à cette révélation, poussa un rugissement dont le monastère retentit des fondements au faite.

Le géant s'empara de Conception et l'emporta de peur qu'elle ne fut enlevée.

Sorti du couvent, il se coucha sur le sol de la rue, et, aux clartés de la lune, il étudia la piste laissée dans la poussière par les ravisseurs.

Il vit la direction et la suivit rapidement.

Il portait Conception comme une paille.

La pauvre femme terrifiée ne disait mot, s'étant évanouie.

Pour un sauvage, pour un trappeur comme Tomaho, la piste était facile à suivre.

Tomaho, se penchant parfois, suivit toujours la trace.

Il arriva à une porte gardée par un poste.

—Qui vive ? essaya de crier une sentinelle.

Et elle croisa la baïonnette.

Tomaho n'était pas homme à s'embarrasser de pareilles plaisanteries.

Il arracha le fusil des mains du soldat tremblant et lui demanda :

—Qui est sorti par ici ?

—Personne, essaya de dire le malheureux factionnaire.

—Tu mens.

—Parle, ou tu meurs.

—Senior, ce sont des cavaliers.

—Combien étaient-ils ?

—Cinq ou six.

—Et avec eux ?

—Je ne sais, per Dio !...

—Je crois qu'il y avait quelque chose ou quelqu'un couché par le travers de la selle de l'un d'eux.

—Mais ils ont donné la *bonne matin* généreusement.

—L'on n'a pas trop regardé."

Tomaho, se jugea en bonne voie et envoya dans la porte un coup de pied furieux.

Tout un panneau vola en éclats avec bruit.

Tomaho, avec son fardeau, passa sur les débris.

Le poste, réveillé, le vit s'enfoncer dans la nuit.

—Par le diable ! dit le capitaine, furieux de ce que le géant passait sans *bonne matin*, tout le monde sort donc d'Austin, cette nuit ?

—C'est comme une rage."

Le milicien ou garde national était un gros boucher.

Homme remarquablement fort il passait pour assez crâne.

—Je ne comprends pas, lui dit le capitaine, que vous avez laissé passer cet homme.

—Vous êtes lâche comme une coyote et bête comme un canard."

Le boucher indigné montra la porte abattue.

—Allez donc mettre la main au collet d'un pareil colosse, qui vous jette bas une porte de ville d'un coup de pied !

—J'aurais voulu vous y voir vous qui vous cachez dans les caves dès qu'il y a des coups de fusils.

Cependant Tomaho avait continué sa poursuite.

Une fois dehors, il avait pris le vent et il s'était élançé.

Nous disons que le géant avait pris le vent.

Ceci demande explication.

La lune venait de disparaître.

Les ténèbres s'étaient faites.

Plus de traces !

En pareil cas un Indien interroge l'atmosphère.

Il semble que, comme un chien de chasse, il hume l'air et se dirige au nez.

Tomaho suivit la vraie direction.

Un homme ordinaire fait des pas de trois pieds.

Tomaho faisait le pas de six pieds.

En temps ordinaire, sans se presser, il franchissait deux lieues et demie à l'heure, au minimum.

Quand il se hâtait un peu, il abattait plus de trois lieues à l'heure.

Lorsqu'il courait, il n'y avait pas un cheval capable de lutter avec lui.

Il se mit littéralement à voler à la poursuite des cavaliers.

Ceux-ci n'avaient que peu d'avance.

Tomaho, toujours portant Conception, entendit au bout d'une demi-heure le bruit du trot de la bande des ravisseurs.

Le digne géant tressaillit de joie et se jeta à gauche en murmurant :

—Il fait sombre.

—Je leur jouerai le tour du tronc d'arbre que le Trappeur m'a enseigné."

Il fit une courbe, dépassa les chevaux, s'embusqua dans un petit défilé que le chemin traversait.

Il posa Conception, toujours évanouie, contre un arbre, il se coucha en travers du chemin et il attendit.

Il avait l'air d'un immense tronc d'arbre. Jamais, dans la nuit, on ne se serait imaginé que cet obstacle fût un corps d'homme.

Bientôt la troupe arriva.

Mendez était en tête, portant la prisonnière.

—Caracho ! dit-il.

—Voilà un arbre qui a mal pris son temps pour tomber là."

Il poussa son cheval.

L'Animal fit quelques difficultés et franchit l'obstacle.

Mais il avait reçu un plein ventre un coup de couteau qui lui avait fait une blessure énorme.

La bande passa derrière le chef, et comme le chef.

Les cavaliers faisaient sauter leurs bête une à une.

Une à une, elles étaient éventrées par Tomaho.

Et les cavaliers ne s'en aperçurent pas d'abord.

Mais à cinquante pas de là, le cheval de Mendès s'abattit ; puis peu à peu les autres tombèrent.

Et les cavaliers se s'effarèrent.

Mendez-Nunez en voyant les tripes de sa bête devina le danger, mais il était trop tard.

Tomaho se releva et tomba sur les ravisseurs.

Il assomma Nunez et un autre ; le reste s'enfuit.

Et le bon géant débarrassa mademoiselle d'Éragny de ses liens.

Blanche en reconnaissant le géant, l'embrassa avec une joie qui fit pleurer Tomaho.

Mais il pensa à Conception.

—Venez, dit-il à mademoiselle d'Éragny.

—J'ai peur pour ma femme.

—Votre femme ! dit Blanche.

—Vous êtes donc marié ?

—Non, dit naïvement le géant.

—Mais je veux l'épouser.

Et il conduisit mademoiselle d'Éragny vers le défilé.

L'évanouissement de Conception s'était heureusement prolongé fort longtemps.

Le grand air qu'elle n'avait point respiré depuis bien longtemps, une profonde émotion, la terreur éprouvée, l'avait plongée dans une torpeur qui ressemblait presque à la catalepsie.

—Tomaho, inquiet, prit un moyen énergique et tout à fait indien.

Il piqua la jeune femme avec la pointe de son poignard.

Elle revint à elle aussitôt que quelques gouttes de sang furent sorties de ses veines, et elle vit le colosse à genoux, entourant d'un mouchoir la légère blessure qu'il avait faite.

Mais en apercevant une femme, Conception poussa un cri de surprise.

Blanche la rassura.

—Gagnons le Colorado, dit Tomaho.

—Je ferai un radeau.

—Nous arriverons sur le territoire des Apaches."

Puis à Blanche :

—Pourrez-vous marcher ?

—Oui, dit-elle.

—Je me sens vaillante et forte auprès de vous.

—Je puis te porter ! dit Tomaho à Conception.

—Je marcherai mon ami.

Le géant ramassa toutes les armes des cavaliers.

Puis il parut se livrer à une opération sur les morts, que Conception supposa être un examen attentif des corps.

C'était pourtant quelque chose de plus grave. Tomaho ramassait les armes de ses victimes.

Tous trois se mirent en route.

—Pas de bruit ! avait recommandé Tomaho.

Lorsque l'on fut à quelques mille pas du fleuve, toujours en suivant le chemin, Tomaho entendit des bruits de voix.

—Ce sont eux ! disait-on.

Une troupe s'avantait.

—Oh ! dit tout bas le géant : il y avait des gens qui attendaient les ravisseurs.

—Nous allons rire, comme dit Sans-Nez."

Et aux deux femmes ?

—N'ayez pas peur.

—Pas un mot.

—Couvrez-vous hors du chemin sur le sol.

—Ma colombe chérie, ne crie pas : silence !

—Rosée-du-Matin, ne bougez pas."

Il plaça lui-même les deux femmes derrière un gros tronc d'arbre et il s'embusqua un peu en avant de lui, sans bruit.

Il attendit.

John Huggs et ses pirates au nombre de sept, s'avantèrent rapidement : le capitaine était impatient.

La Couleuvre n'était point là.

Il ne voulait point paraître en cette affaire.

Il savait que Blanche une fois remise aux mains du pirate par Nunez, Huggs ferait tenir la somme due.

Le rusé lepero se gardait donc de se compromettre.

Huggs, ne voyant plus rien, disait à ses hommes :

—C'est singulier. Vous avez entendu marcher ?

—Certainement.

—Et on distinguait un groupe.

—A coup sûr.

—Plus personne.

En ce moment un feu de file très-rapide éclata.

C'était Tomaho qui tirait avec les fusils et les pistolets des cavaliers.

Il envoya d'abord les balles des dernières, puis celles des premiers.

Quatre pirates furent couchés bas, et le reste s'enfuit.

Parmi eux John Huggs !

Tomaho se leva et courut aux pirates blessés.

Il se contenta de mettre tour à tour le pied sur la poitrine de chacun d'eux et ils cessèrent de râler.

Ils étaient étouffés.

Ainsi le pouce de Poiseleur brisa le sternum de la mauviette.

Le géant recommença sur ces mots l'opération déjà faite sur les autres, il ramassa les armes et appela.

Les deux femmes accoururent.

Blanche était un peu effarée, mais elle faisait bonne contenance.

Conception tremblait.

— Nous marchons dans le sang, cette nuit dit-elle.

— C'est du sang d'ennemis ! dit Tomaho. Ça n'est pas désagréable. En route. J'ai idée que nous allons trouver une barque là-bas. Ces gens devaient en avoir une.

— Mon Dieu ! dit Conception, que de meurtres !

— Och ! fit le géant. Je suis un grand guerrier. Je tue beaucoup. Les coyotes voulaient enlever Rosée-du-Matin et ils sont morts. Le Yacondah est juste.

Conception refoula dans son cœur ses craintes et ses remords.

Au bord du fleuve, on trouva une pirogue.

— Och ! fit le géant. Ne l'avais-je pas dit ? Voici la barque qui devait emmener Rosée-du-Matin.

Et il fit embarquer les deux femmes, puis il poussa au large.

Il était tout joyeux.

— Les apaches vont bien recevoir Tomaho, dit-il. Il n'arrivera pas les mains vides, mais comme un grand cacique, avec beaucoup de trophes.

Il forma un faisceau à l'avant de la pirogue.

Le bon sauvage avait appris des trappeurs comment on dispose les armes pour les faire tenir ensemble et debout.

Cela fait, il coiffa chaque canon de fusil d'un objet que les deux femmes ne distinguèrent pas d'abord.

Mais le jour vint.

Conception ne pouvait en croire ses yeux. Au bout des fusils pendaient des chevelures sanglantes.

— Quelle horreur ! dit-elle.

Et elle se cacha la tête dans ses mains pour pleurer.

Blanche détourna la tête.

— Quel chagrin ont donc les deux squaws (femmes) ? demanda le géant inquiet.

— Mon ami, dit Blanche, ces chevelures sont horribles.

— Cachez-les.

— Jetez-les, dit Conception.

Tomaho, à ce mot, sourit.

Il se leva, enleva les scalp, mais se garda bien de les lancer dans le fleuve.

Il les mit dans un coin.

Revenant vers Conception, il lui demanda :

— Aimes-tu les colliers de perles, les belles robes et les bracelets d'or ?

Conception était femme.

De sa vie, elle n'avait porté de ces bijoux.

Elle le regarda avec la joie que lui donnait l'espoir d'être bientôt splendidement parée, d'autant plus qu'elle se sentait invinciblement attachée à cette nature aussi généreuse que forte.

Elle oublia les chevelures.

— Vous parlez de colliers de perles ? dit-elle en riant.

— Auriez-vous la galanterie de m'en offrir un ?

— Un ! fit Tomaho ; un ce n'est pas assez, Conception en aura deux.

— Vous êtes donc bien riche, mon ami ?

— Peut-être, dit-il.

Puis il redemanda :

— Conception n'a pas répondu ?

— Aime-t-elle les perles ?

— Mon cher Tomaho, pour vous plaire, je serai toujours heureuse de me parer.

Le géant sourit.

Le soleil était levé.

La journée s'annonçait splendide.

La barque filait rapidement sur le Colorado.

Et c'était un tableau charmant que celui-là.

Un paysage admirable, un ciel pur et profond, un fleuve immense, une pirogue de formes pittoresques, deux jeunes femmes songeuses, et ce colosse lançant l'embarcation sur les eaux avec une rapidité vertigineuse.

Un homme vit cette scène de la rive.

C'était la Couleuvre caché dans un massif.

— Ah ! dit-il, ce Tomaho a sauvé la petite !

— Ce géant me gêne.

— Il mourra.

On sait combien facilement la Couleuvre se débarrassait d'un homme.

Tomaho arriva enfin au camp des indiens qui cernaient ses amis.

La foule des indiens parut surprise de voir encore des femmes blanches.

Le premier soin de Tomaho fut de les mettre en sûreté et avec la permission de l'Aigle-Bleu, il descendit vers la caravane.

Il emportait un message.

À son arrivée, le géant fut reçu par le comte et le colonel.

Ce dernier pâlit à la vue du colosse.

— Nous apportez-vous de bonnes ou de mauvaises nouvelles ? demanda-t-il.

— Comment avez-vous pu passer ?

— Colonel, dit Tomaho, la lettre que voilà vous dira tout.

Et il tendit cette lettre.

Le colonel la lut à haute voix.

Elle était écrite en espagnol.

— Aux chef des Visages-Pâles.

— Vous avez voulu, malgré ma défense, pénétrer sur le territoire apache.

— Je vous tiens enfermés.

— La famine vous forcera bientôt à vous rendre à moi.

— Nous traiterons alors.

— En attendant cette heure prochaine, sachez que le guerrier Tomaho est venu me demander le passage pour lui.

— Il voulait conférer avec vous.

— Il tenait caché une femme, et une autre, votre fille.

— J'ai juré qu'il pouvait les amener à mon campement.

— Elles y sont et restent libres d'agir à leur volonté et à la vôtre.

Ici le colonel s'arrêta.

— Comment, demanda-t-il, avez-vous pu commettre cette imprudence Tomaho ?

M. d'Eragny était mortellement inquiet en posant cette question.

Le géant le rassura :

— Colonel, dit-il, il est un serment qu'un Indien tient toujours.

— La reine a juré de laisser libres les deux jeunes filles.

— Mais sachez que la reine a fait son serment sur le Yacondah.

— L'Aigle-Bleu aussi a juré.

— Alors, dit le comte, ils tiendront leur promesse.

— Continuez, colonel.

M. d'Eragny lut encore :

— Merci, Tomaho ! dit-il.

— Vous avez agi avec discernement et avec un zèle dont je vous suis reconnaissant. Mais que faire ?

— Moi, dit le comte, je conseille de réclamer mademoiselle d'Eragny.

— Et la famine ? Et les dangers ?

— Il n'y aura, dit M. de Lincourt, ni famine ni grands dangers.

Que Tomaho retourne donc réclamer Blanche.

Le géant se leva placidement et sortit suivi de Lincourt.

Celui-ci lui dit, une fois dehors :

Ramenez aussi la femme que vous aimez.

— Je comptais le faire ! dit le géant.

— Est-ce que vous vous douteriez de mes intentions ? demanda le comte.

Non, mais je vous sais très-fin et capable de jouer un mauvais tour aux Apaches.

Le comte se mit à rire et pria Tomaho de se hâter.

Le géant retourna au camp indien.

— Le colonel, dit-il à l'Aigle-Bleu, demande sa fille.

— Moi, je désire emmener Conception.

— Cacique, dit le sachem, vous êtes libre aussi.

Il se dirigea vers la tente de mademoiselle d'Eragny et de Conception.

Prévenues sans doute, elles étaient prêtes toutes deux.

— Les Apaches font la guerre aux hommes et non pas aux femmes.

— Du reste, Rosée-du-Matin a été charmante pour eux et ils ont conservé d'elle, dans les deux fêtes, bon souvenir. Ils la traiteront toujours en amie. Si le colonel veut que sa fille descende auprès de lui, qu'il ordonne. On la lui enverra. S'il veut lui épargner la faim, qu'il la laisse auprès des Indiens. Quoi qu'il arrive, elle sera respectée et en liberté. Si le chef blanc veut qu'on la recoduse à Austin, Tomaho l'y mènera.

Et la reine avait signé.

— Expliquez-nous donc, Cacique, demanda le colonel, ce qui s'est passé.

Tomaho raconta tout avec une grande simplicité, y compris l'enlèvement de Conception.

— Voilà, ma foi, un couvent bien gardé ! s'écria le colonel furieux.

— Mais comment, Cacique, osez-vous aller faire du scandale dans ce cloître ?

— Mademoiselle d'Eragny s'y trouvait : je devais y être.

— Tout est bien qui finit bien.

— Mais rien n'est fini ! s'écria le colonel.

— Tout finira ! affirma le comte, et finira bien, je vous jure !

Le colonel cependant ne trouvait pas parfaitement droite la conduite du géant.

— Quelle étrange idée avez-vous eue d'aller trouver la reine ? fit-il.

— Espérez-vous donc qu'elle serait généreuse à l'égard de Rosée-du-Matin ?

— J'en étais sûr.

— Et quelle raison avait-elle de ne pas vous retenir prisonnier ?

— Je ne suis pas allé en ennemi vers elle, mais en parlementaire, comme vous dites, vous autres Visages-Pâles.

Puis lassé et froissé de cet interrogatoire :

— J'ai sauvé Rosée-du-Matin, dit-il.

— Je ne pouvais, avec elle, errer dans la prairie.

— Il fallait vous voir.

— Je vous vois.

— Qu'avez-vous à me reprocher ?

Le comte avait pleine foi en Tomaho : il appuya le chef.

— Le Cacique, dit-il, a sans doute remarqué que la reine et l'Aigle-Bleu avaient de l'amitié pour Rosée-du-Matin.

— J'étais sûr de cela, dit Tomaho.

— Un indien sait ce que pense un autre indien.

(A suivre.)

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagne, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 919^e livraison (12 juillet 1890).

TEXTE : — En esclavage, par Mme de Nantemil. — Curiosités archéologiques. — Un ami, par Henri Fayel. — Falsification du Café. — Rayon de Soleil, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Coup de Foudre, par Fernand Cabannes.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,
79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Gray's Saponaceous Dentifrice,
Excellente Poudre à Dents
Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDÉ EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juillet

17,998 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LA VIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street

New-York